

Zachaire.

Opuscule de la Philosophie naturelle des Métaux.

Composée par D. Zachaire, Gentilhomme de Guyenne.

André Cailleau. Paris. B. des Ph. Ch. Tome II.

1740 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

BIBLIOTHEQUE
DES
PHILOSOPHES
CHIMIQUES.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée de plu-
sieurs Philosophes, avec des Figu-
res & des Notes pour faciliter l'intel-
ligence de leur Doctrine,

Par Monsieur J. M. D. R.

T O M E II.

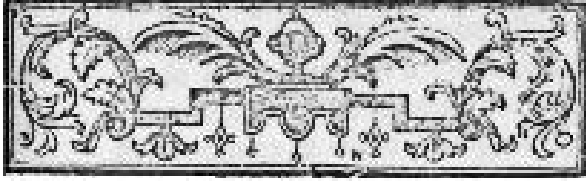


A P A R I S.

Chez ANDRÉ CAILLEAU, Place de Sor-
bonne, au coin de la rue des Maçons,
à S. André.

M. D C C. X L.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



OPUSCULE
DE LA
PHILOSOPHIE
NATURELLE
DES METAUX,

*Composée par D. ZACHAIRE,
Gentilhomme de Guyenne.*

P R E F A C E. (1)



OMBIEN que tous ceux
qui ont écrit en cette Divine
Science, justement & à bon
droit apellée Philosophie Na-
turelle, ayent expressement
défendu la profanation & *divulguement*
d'icelle; si est-ce, Ami Lecteur; qu'ayant

(1) Zachaire ayant écrit
en François son Opuscule,
on n'a pas cru devoir en ré-
former le Langage, pour

les raisons qui ont empê-
ché de corriger celui du
Trévisan.

lû & relû par diverses & continuelles fois les Livres des Philosophes Naturels, & pensé ordinairement à l'interprétation des Contradictions, Figures, Comparaisons, Equivoques & divers Enigmes qui apparoissent en nombre infini en leurs Livres; je n'ai voulu céler & cacher la résolution qu'en ai pû faire; après avoir longuement travaillé aux Sophistications, & maudites *Receptes*, ou, pour parler plus proprement, *Déceptes*, esquelles j'ai été par un long-temps plus envelopé & enfermé qu'oncques Dédalus ne fut en son Labirinthe. Mais enfin, par continuelle lecture des bons Auteurs, & approuvez dans la Science, j'ai dit avec Géber en sa Somme: *Retournant en nous-même, & considerant la vraie voie & façon dont Nature use sous terre en la procréation des Métaux, avons connu la vraie & parfaite Matière, laquelle Nature nous a préparée pour les parfaire sur terre.* Ainsi que l'expérience, grace au Seigneur Dieu, qui m'a fait tant de faveur & graces par son cher Fils, notre Rédempteur Jesus-Christ, m'a puis après certifié, comme le dirai plus amplement en la première Partie de mon présent Opusculé, où je déclarerai la façon par laquelle je suis parvenu à la connoissance de cette Divine Oeuvre. Car en la seconde je montrerai de quels Auteurs j'ai usé en mon étude,

rédigeant

rédigeant leurs autorités en bon ordre, & vraie méthode, afin de mieux connoître la propriété & explication des Termes de la Science. Et en la tierce & dernière Partie, je déclarerai la Pratique de telle sorte, qu'elle sera cachée aux Ignorans, & montrée comme au doigt aux vrais Enfans de la Science; pour lesquels je me suis grandement peiné à mettre & rédiger le tout au meilleur ordre qu'il m'a été possible. Ne voulant point imiter en cela plusieurs qui nous ont précédé, lesquels ont été tant Envieux du bien public, & Amateurs de la particularité, qu'ils n'ont voulu déclarer leur Matière que sous diverses & variables Allégories, non pas seulement montrer leurs Livres, comme j'en ai connu un de mon tems, qui tenoit tant chers & cachez des Papiers qu'il avoit recouvert d'un Gentilhomme Vénitien, que lui-même n'osoit les regarder à demi, se faisant accroire que notre grand Oeuvre devoit un jour sortir de-là, sans se tourmenter davantage que les garder dans un coffre bien fermé.

Mais telle manière de Gens doivent savoir que cette Oeuvre, tant Divine, ne nous est point donnée par cas fortuit, ainsi que disent les Philosophes, quand ils reprennent ceux qui travaillent à crédit; comme font presque tous les Opérateurs

d'aujourd'hui; desquels je ne doute point: que je ne sois aigrément repris & *taxé*, pour avoir publié mon présent Opuscule, disans que je fais une grande folie de publier ainsi mon Oeuvre, même en Langage vulgaire; attendu qu'il n'y a Science qui soit aujourd'hui tant haïe du commun populaire, que celle-ci.

Mais pour leur répondre: Je veux premièrement qu'ils sçachent, s'ils ne l'ont encore connu, que cette Divine Philosophie n'est point en la puissance des Hommes; moins peut-elle être connue par leurs Livres, si notre bon Dieu ne l'inspire en nos coeurs par son Saint Esprit, ou par l'organe de quelque Homme vivant, comme je prouverai bien amplement dans la seconde Partie de cettui mien Opuscule. Tant s'en faut donc que je la publie par ce petit Traité. Et quant à ce que je l'ai mise en Langage vulgaire, qu'ils sçachent que je n'ai rien fait en ceci de nouveau; mais plutôt imité nos Auteurs anciens, lesquels ont tout écrit en leur Langue, comme Hamec Philosophe Hébreux en Langage Hébraïque; Thébit & Haly Philosophes Chaldéens, en leur Langue Chaldaïque; Homerus, Theophrastus, Démocritus & tant d'autres Philosophes Grecs, en leur Langue Grecque; Abobaly, Géber, Avicenne, Philosophes Arabes, en

leur Langage Arabique; Morienus, Raymondus-Lullius & plusieurs autres Philosophes Latins, en leur Langue Latine; afin que leurs Successeurs connûssent que cette Divine Science avoit été baillée aux Gens de leur Nation. Si donc j'ai imité tous ces Auteurs & plusieurs autres en leurs Ecrits il n'est pas de merveille si je les ai ensuivis en leur façon d'écriture, afin même-ment que ceux qui sont aujourd'hui vivans, & qui nous suivront après, connoissent que notre benoît Dieu a voulu, par sa sainte & divine Miséricorde, gratifier en cela notre bon Païs de Guienne, comme il a fait d'autres fois les autres Nations.

Et quant à ce qu'ils disent: Notre Science est haïe du commun populaire; ce n'est pas elle: car la Vérité étant premièrement connuë, a été toujours aimée; ains ce sont les tromperies & fausses Sophistications, comme je déclarerai plus amplement en la première Partie.

Mais, diront-ils, puisque je n'exprime bien clairement toutes les choses requises à la Composition de notre divin Oeuvre, afin que tous ceux, qui verront mon Présent Opuscule, puissent travailler assurément; quel profit en rapporteront les Lisans? Je dis grand & double profit. Premièrement, qui est aujourd'hui l'Homme,

qui sçauroit exprimer ni déclarer le grand bien qu'on dépend ordinairement en la France, à la poursuite de ces maudites Sophistications; desquelles, si c'est le bon plaisir de Dieu qu'ils en soient retirez, mettant fin à tant de folles dépenses, par la lecture de mon Opuscule, ne seroit-ce pas en rapporter un grand profit? Sans compter le second, que les bons & fidelles Lecteurs en rapporteront, en rangeant leur étude selon la vraie méthode, que j'en ai baillée en la seconde Partie. Et si Dieu leur fait tant de graces qu'ils en puissent faire telle résolution que je dirai ci-après, la Tierce ne leur sera pas inutile, pour avoir entrée & grand accès à cette Divine Pratique. Je dis Divine, pour ce qu'elle est telle que l'entendement des Hommes ne la peut comprendre de soi, & fussent-ils les plus grands Philosophes qui fûrent oncques, comme donne assez à entendre Géber, quand il taxe ceux qui veulent travailler en considérant seulement les Causes naturelles, & la seule Opération de Nature: *En cela, dit-il, faillent les Opérateurs aujourd'hui, pource qu'ils pensent ensuivre Nature, laquelle notre Art ne peut imiter en tout.*

Cessent donc desormais tels & semblables Calomniateurs, lesquels je veux advertir qu'ils ne se peinent point à la lectu-

re de mon présent Opuscule: Car ce n'est point pour eux que je l'ai composé; mais pour les Enfans bénévoles, dociles & amateurs de notre Science, lesquels je prie très-humblement, qu'avant se prendre à travailler, ils ayent résolu en leurs entendemens toutes & chacunes les Opérations nécessaires à la Composition de notre Divine Oeuvre, & icelles adaptées tellement aux Sentences, Contradictions, Enigmes, Equivoques, que l'on trouve aux Livres des Philosophes, qu'ils n'y apperçoivent plus aucune Contradiction ni Variété quelconque. Car c'est le vrai moyen pour connoître la vérité, & principalement de cette Divine Philosophie, comme trop mieux écrit Rasis, disant: *Celui qui sera paresseux à lire nos Livres, ne sera jamais prompt à préparer les Matières: Car l'un des Livres déclare l'autre, & ce qui défaut en l'un, est adjoué en l'autre.* Parce qu'il ne faut jamais attendre, & ce par jugement Divin, de trouver tout l'accomplissement de notre Divin Oeuvre, écrit & déclaré par ordre; ainsi qu'à très bien écrit Aristote au Roi Alexandre, répondant à sa prière: *Il n'est pas licite, dit-il, demander chose que ne soit permise l'octroyer. Comment donc penses-tu que j'écrive au long en papier, ce que les coeurs des Hommes ne pourroient porter, s'il étoit ré-*

digé par écrit. Donnant assez à entendre par le refus qu'il faisoit au Roi, son Maître, qu'il est défendu par l'Ordonnance Divine, de publier notre Science en termes tels qu'ils soient entendus du Commun.

Parquoi j'*adjure* par la Présente tous ceux, qui par le moyen de mon présent Opuscule, parviendront à la vraie Connoissance de cette Divine Oeuvre, qu'ils la *manient* tellement, que les Pauvres en soient nourris; les Oppressez, relevez d'affaire; les Ennuyez, soulagez pour l'amour de notre bon Dieu, qui leur aura communiqué un si grand Bien; duquel je les prie encore un coup reconnoître le tout, & comme venant de lui, en user selon ses saints Commandemens. Ce faisant, il fera qu'ils prospereront en leurs affaires, comme du contraire il permettra que le tout soit à leur confusion.

Je te supplie donc, Ami fidèle, qu'en lisant nos Livres, tu ayes toujourns ce bon Dieu en tout entendement, pource que tout bien décend de lui, & sans l'aide d'ice-lui, il n'y a rien de parfait en ce bas Monde; tant s'en faut qu'on puisse parvenir à la Connoissance de ce grand & admirable Bien, si son Saint Esprit ne nous est donné pour Guide. Comme de vrai il le fera, si l'avarice ne te méne, & que tu sois

vrai Zélateur de Jesus-Christ; auquel soit louange glorieuse aux Siécles des Siécles. Ainsi soit-il.

PREMIERE PARTIE.

*Comment l'Auteur est parvenu à la
Connoissance de cette Divine
Oeuvre.*

H E R M E'S, justement appelé Trismegiste, qui est communément interprété Trois fois très-Grand, Auteur & premier Prophète des Philosophes Naturels, après avoir vû par expérience la certitude & verité de cette Divine Philosophie, a très-bien & à bon droit laissé par écrit, que n'eût été la crainte qu'il avoit du Jugement universel, que le Souverain Dieu doit faire de toutes Créatures raisonnables, ès derniers jours de la consommation du Monde; il n'eût jamais rien laissé par écrit de cette Divine Science, tant il l'a estimée, & à juste occasion, grande & admirable. En cette opinion ont été tous les Auteurs principaux qui l'ont ensuivi. Qui est la cause qu'ils ont tous écrit leurs Livres de telle sorte, comme dit Géber en sa Somme, qu'ils concluent toujours à deux parties, afin de faire faillir les Ignorans, &

déclarer, dessous cette variété d'opinions, leur intention principale aux Enfans de la Science. Lesquels il convient errer du commencement; afin, disent-ils, que l'ayant acquise avec grande peine & travail de corps & d'entendement, ils la tiennent plus chère & plus secrète. Ce qui, de vrai est une grande occasion pour ne la publier point, pource qu'il faut une peine indici-ble à l'acquérir, sans compter les frais & dépenses qui sont grandes, avant pouvoir parvenir à la parfaite Connoissance de cette Divine Oeuvre. Je parle de ceux qui n'ont autre Maître que les Livres, attendans l'inspiration de notre bon Dieu, comme j'ai été l'espace de dix ans.

Car premièrement pour conter le vrai ordre du temps, & la façon comment j'y suis parvenu: Etant âgé de vingt ans, ou environ, après avoir été instruit par la *sollicitude* & diligence de mes Parens, aux Principes de la Grammaire en notre maison, je fus envoyé par iceux à Bordeaux, pour oüir les Arts au Collége, pource qu'il y avoit ordinairement des Maîtres fort sçavans, où je fus trois ans étudiant presque toûjours en la Philosophie; en laquelle je profitai tellement par la grace de Dieu, & sollicitude d'un mien Maître particulier, que mes Parens m'avoient baillé, qu'il sembla bien à tous mes Amis & Pa-
rens

rens (pource que pendant ce temps, j'avois perdu Père & Mère, qui me laissèrent tout seul) que je fûsse à Tolose, sous la charge de mondit Maître, pour étudier ès Loix. Mais je ne partis pas de Bordeaux, que je ne prîsse accointance à d'autres Ecoliers, qui avoient divers Livres de Receptes amassées de plusieurs, lesquels me fûrent familiers, pource que mon Maître s'entremettoit d'y travailler. Je ne fus pas si paresseux, que je laissasse une seule feüille à *doubler* de tous les Livres que je pouvois recouvrer, de sorte qu'avant à aller à Tolose, jen avois un Livre bien grand, & gros de l'épaisseur de trois doigts; où j'avois écrit plus de Projections, un poids sur dix, un autre sur vingt, sur trente avec force Tiercelets & Medions pour le *Rouge*, l'un à dix-huit carats, l'autre à vingt, l'autre à l'Or d'écu l'autre à l'Or ducat; d'autres pour en faire de plus haute couleur que jamais en fut. Les uns devoient soutenir les Fontes, les autres la Touche, les autres tous Jugemens, & d'autres infinies sortes. De même pour le *Blanc*; si bien que l'un devoit venir à dix Déniers, l'autre à onze l'autre à Argent de Teston, l'autre Blanc de Feu, l'autre à la Touche: De sorte qu'il me sembloit que si j'avois une fois le moïen de pratiquer la moindre desdites Receptes,

je serois le plus heureux Homme du Monde. Et principalement des Teintures que j'avois recouvrées. Les unes portoient le titre d'être l'Oeuvre de la Reine de Navarre, les autres du feu Cardinal de Lorraine ; les autres du Cardinal de Tournon; & d'autres infinis noms; afin, comme je connus depuis, qu'on y ajoutât plus de foi, comme de vrai je faisois pour-lors;

Car incontinent que je fus à Tolose, je me pris à dresser de petits Fours, étant avoué du tout de mon Maître; puis des petits je devins aux grands, si bien que j'en avois une chambre toute entournée. Les uns pour distiller, d'autres pour sublimer, d'autres pour calciner, d'autres pour faire dissoudre dans le Bain Marie, d'autres pour fondre. De sorte que pour mon entrée, je dépendis en un an plus de deux cens écus, qu'on nous avoit baillé, pour nous entretenir deux ans aux Etudes, tant à dresser des Fours, qu'à achepter du charbon, diverses & infinies Drogues? divers Vaisseaux de verre, desquels j'en acheptois pour six écus à la fois; sans compter deux onces d'Or, qui se perdirent à pratiquer l'une des Receptes; deux ou trois marcs d'Argent à l'autre: ou bien si par fois s'en recouvroit, qu'étoit bien peu, il étoit aigre & noirci tellement de force de mélanges que lesdites Receptes commandoient

mettre, qu'il étoit presque du tout inutile. Si bien qu'à la fin de l'année mes deux cens écus s'en allèrent en fumée, & mon Maître mourut d'une fièvre continuë, qui lui print l'Esté, de force de soufler, & de boire chaud ; pource qu'il ne partoît guères de la chambre, pour la grande envie qu'il avoit de faire quelque chose de bon, où il ne faisoit guères moins de chaud que dedans l'Arcenal de Venise, en la fonte des Artileries. La mort duquel me fut grandement ennuyeuse; car mes prochains Parens refusoient me bailler argent, plus que ne m'en falloit pour m'entretenir aux Etudes, & moi ne désirois autre chose que d'avoir le moyen pour continuer.

Ce qui me contraignit aller vers ma maison, pour sortir de la charge de mes Curateurs, afin d'avoir le maniement de tous mes Biens paternels; lesquels j'arrentis pour trois ans à 4. cens écus, pour avoir le moyen de mettre sus une Recepte, entr'autres, qu'un Italien m'avoit baillée à Tolose, & assuré avoir vû l'expérience, lequel je retins avec moi, pour voir la fin de sa Recepte. Pour laquelle pratiquer, il me fallut achepter deux onces d'Or & un marc d'Argent, lesquels étans fondus ensemble, nous fîmes dissoudre avec Eau-forte, puis les calcinâmes par évaporation, nous essayant à les dissoudre avec

d'autres diverses Eaux, par diverses Distillations, par tant de fois, que deux mois passèrent, avant que notre Poudre fut prête, pour en faire projection. De laquelle nous usâmes comme commandoit ladite Recepte; mais ce fut en vain, car tout *l'Augment* que j'en reçus, ce fut à la façon de la livre *diminuante*. Car de tout l'Or & l'Argent que j'y avois mis, n'en recouvrai qu'un demi marc; sans compter les autres frais, qui ne fûrent petits. Si bien que mes quatre cens écus, revinrent à deux cens trente, desquels j'en baillai à mon Italien vingt, pour aller trouver l'Auteur de ladite Recepte, qu'il disoit être à Milan, afin de nous redresser. Par ainsi je fus à Tolose tout l'Hiver, attendant son retour; mais j'y serois encore, si je l'eusse voulu attendre, car je ne le vis depuis.

Cependant l'Esté vint accompagné d'un grande pestilence, qui nous fit abandonner Tolose. Et pour ne laisser les Compagnons que j'e connoissois, m'en allai à Cahors, où je fus six mois, durant lesquels je n'oubliai pas à continuer mon entreprise, & m'accompagnai d'un bon vieil Homme, qu'on appelloit communément le Philosophe, auquel je montrois mes broüillards, lui demandant conseil & avis, pour voir quelles Receptes lui sembleroient être les plus apparentes, lui même qui

avoit tant manié de Simples en sa vie. Lequel m'en marqua dix ou douze, qui étoient à son avis des meilleures; lesquelles je commençai à pratiquer, incontinent que je fus retourné à Tolose, par la Fête de Toussaints, après que le danger de la peste fut cessé: Si bien que tout l'Hiver passa tandis que je pratiquois lesdites Receptes; desquelles je rapportai tel & semblable profit, que des prémiéres. De sorte qu'après la Fête de la S. Jean, je trouvai mes quatre cens écus augmentez, & devenus à cent soixante-dix; non que pour cela je cessasse de poursuivre toujours mon entreprise.

Et pour mieux la continuer, je m'accostai avec un Abbé, près de Tolose, qui disoit avoir le *double* d'une Recepte pour faire notre grand Oeuvre, qu'un sien Ami, qui suivoit le Cardinal d'Armagnac, lui avoit envoyée de Rome; laquelle il tenoit toute assurée, & qui devoit coûter deux cens écus, desquels j'en fournis les cent, & lui l'autre moitié. Et commençames à dresser de nouveaux Fourneaux, tous de diverses façons, pour y travailler. Et pource qu'il falloit avoir d'une Eau de vie fort souveraine, pour dissoudre un marc d'Or, nous achetâmes, pour la bien faire, une fort bonne piéce de vin de Gaillac, duquel nous tirâmes notre

Eau avec un Pellican bien grand. De sorte que dans un mois nous eûmes de l'Eau passée & repassée par diverses fois, plus que n'en avions besoin. Puis nous fallut avoir divers Vaisseaux de verre pour la purifier & subtilier davantage; de laquelle nous en mîmes quatre marcs dedans deux grandes cornuës de verre, bien épaisses, où étoit le marc de l'Or, que nous avions prémièrement calciné par un mois à grande force de feu de flâme, & dressâmes ces deux Cornuës l'une dans l'autre, lesquelles étant bien luttées, nous mîmes sur deux Fours ronds & grands, & achetâmes pour trente écus de charbon tout à un coup pour entretenir le feu au-dessous desdites Cornues un an entier. Durant lequel nous essayâmes toujours quelque petite Recepte, desquelles nous rapportâmes autant de profit comme de la grande Oeuvre. Laquelle nous eussions gardé jusqu'à présent, si eussions voulu attendre qu'elle se fut congelée au milieu du cul des Cornuës, comme promettoit la Recepte: Et non sans cause, car toutes Congélations sont précédées de Dissolutions; & nous ne travaillâmes point en la Matière dûë, pource que ce n'est pas l'Eau qui dissout notre Or; comme de vrai l'expérience nous le montra: Car nous trouvâmes tout l'Or en poudre, comme

l'y avions mis, fors qu'elle étoit quelque peu plus déliée, de laquelle nous fîmes projection sur de l'Argent-vif échauffé ensuivant la Recepte; mais ce fut en vain. Si nous en fîmes marris, je vous le laisse à penser, même Monsieur l'Abbé, qui avoit déjà publié à tous ses Moines (fort bon Secrétaire public) qu'il ne restoit qu'à faire fondre une belle Fontaine de Plomb, qu'ils avoient en leur Cloître, pour la convertir en Or, incontinent que notre besogne seroit achevée. Mais ce fut pour une autre fois qu'il la fit fondre, pour avoir moyen de faire travailler en vain quelque Allemand, qui passa à son Abbaye, quand j'étois à Paris. Combien que pour cela il ne cessa de vouloir continuer son entreprise, & me conseilla que je devois me mettre au devoir pour recouvrer trois ou quatre cens écus, & qu'il en fourniroit autant, pour m'en aller demeurer à Paris, Ville aujourd'hui la plus fréquentée de divers Opérateurs en cette Science qui soit en toute l'Europe, & là m'acointer avec tant de façons de Gens pour travailler avec eux, que je rencontraisse quelque chose de bon, pour le départir entre nous deux comme Frères: Et ainsi l'arrêtâmes. De sorte que j'arrentis de rechercher tout mon Bien, & m'en allai à Paris avec huit cens écus en la bourse, délibé-

ré de n'en partir que tout cela ne fût dépendu, ou que je n'eusse trouvé quelque chose de bon. Mais ce ne fut pas sans encourir la male grace de tous mes Parens & Amis, qui ne tâchoient qu'à me faire Conseiller de notre Ville, pource qu'ils avoient opinion que je fûsse grand Legiste. Si est-ce que nonobstant leurs prières (après leur avoir fait accroire que j'allois à la Cour, pour en acheter un Etat) je partis de ma maison le lendemain de Noël, & arrivai à Paris trois jours après les Rois, où je fus un mois durant presqu'inconnu de tous. Mais après que j'eus commencé à frequenter les Artisans, comme Orfèvres, Fondeurs, Vitriers, Faiseurs de Fourneaux & divers autres; je m'accollai tellement de plusieurs, qu'il ne fut pas un mois passé, que je n'eusse la connoissance à plus de cent Opérateurs. Les uns travailloient aux Teintures des Métaux par Projection, les autres par Cimentation, les autres par Dissolution, les autres par Conjonction de l'essence (comme ils disoient) de l'Emeri, les autres par longue Décoctions, les autres travailloient à l'Extraction des Mercurés des Métaux, les autres à la Fixation d'iceux. De sorte qu'il ne se passoit jour, même les Fêtes & Dimanches, que ne nous assemblissions, ou au logis de quelqu'un, & fort souvent au mien, ou

à Notre Dame la grande, qui est l'Eglise la plus fréquentée de Paris, pour parler des besognes qui s'étoient passées aux jours précédents. Les uns disoient, si nous avions le moyen pour recommencer, nous ferions quelque chose de bon. Les autres, si notre Vaisseau eût tenu nous étions dedans. Les autres, si nous eussions eu notre Vaisseau de cuivre bien rond & bien fermé, nous avions fixé le Mercure avec la Lune: Tellement qu'il n'y en avoit pas un qui fît rien de bon, & qui ne fût accompagné d'excuse. Combien que pour cela je ne me hâtasse guères à leur présenter argent, sçachant déjà & connoissant très-bien les grandes dépenses que j'avois fait auparavant à crédit, & sur l'assurance d'autrui.

Toutesfois durant l'Esté il vint un Grec, que l'on estimoit fort sçavant Homme, lequel s'adressa à un Trésorier que je connoissois, lui promettant faire de fort belle besogne. Laquelle connoissance fut cause que je commençai à foncer comme lui pour arrêter, ainsi qu'il disoit le Mercure du Cinabre. Et pource qu'il avoit besoin d'Argent fin en limaille, nous en achetâmes trois marcs, & les fîmes limer; duquel il en faisoit de petits Clouds, avec une pâte artificielle, & les mêloit avec le Cinabre pulverisé, puis les faisoit décuire

dans un Vaisseau de terre bien couvert par un certain temps; & quand ils étoient bien secs, il les faisoit fondre ou les passoit par la Coupelle; tellement que nous trouvions trois marcs & quelque peu davantage d'Argent fin, qu'il disoit être sortis du Cinabre, & que ceux que nous y avions mis d'Argent fin, s'en étoient volé en fumée. Si c'étoit profit, Dieu le sçait, & moi aussi, qui dépendis des écus plus de trente; toutesfois il assûroit toujours qu'il y avoit du gain. De sorte qu'avant Noël suivant, cela fut tant connu en Paris, qu'il n'étoit Fils de bonne Mère, s'entremêlant de travailler en la Science; (c'est-à-dire aux Sophistications,) qui ne sçavoit, ou n'avoit entendu parler des Clouds de Cinabre; comme un autre temps après, fut parlé des Pommes de Cuivre, pour fixer là dedans le Mercure avec la Lune.

Tandis que ces jeunesses passoient, un Gentilhomme étranger arriva grandement expert aux Sophistications, si bien qu'il en faisoit profit ordinairement, & vendoit sa besogne aux Orfèvres, avec lequel je m'accompagnai le plutôt qu'il me fut possible. Mais ce ne fut pas sans dépendre, afin qu'il ne me pensât point *Soufreteux*. Toutesfois je demurai près d'un an en sa compagnie, avant qu'il me *voulsist* déclai-

rer rien. Enfin, il me montra son *Sécret*, qu'il estimoit fort grand, combien que de vrai il ne fût rien de parfait.

Cependant j'advertis mon Abbé de tout ce que j'avois pû faire, mêmes lui envoyai le double de la *Pratique* dudit *Gentilhomme*. Il me récrivit qu'il ne tint point à faute d'argent que je ne demeurasse encore un an à Paris, attendu que j'avois trouvé un tel commencement, lequel il estimoit fort grand, combien que contre mon opinion, pource que j'avois toujours résolu en moi de n'user jamais de *Matière*, qui ne demeurât toujours telle, comme apparoissoit au commencement; ayant déjà bien connu qu'il ne se falloit pas tant peiner pour être méchant, & s'enrichir au dommage d'autrui. Parquoi, continuant toujours mon entreprise, je demurai un an, fréquentant les uns, puis les autres, de qui l'on avoit opinion qu'ils eüssent quelque chose de bon, & deux ans que j'y avois demeuré auparavant, fûrent trois.

Or j'avois dépendu la plus grande part de l'argent, quand je reçus des nouvelles de mon Abbé, qui me mandoit qu'incontinent après avoir vû sa *Lettre*, je l'allasse trouver. Ce que je fis, pource que je ne le voulois dédire en rien, comme nous avions juré & promis ensemble. Quand j'y fus arrivé, je trouvai des *Lettres* que

le Roi de Navarre (qui étoit grandement curieux en toutes choses de bon esprit) lui avoit écrit qu'il fît de sorte, s'il avoit jamais délibéré de faire rien pour lui, que je l'allasse trouver à Peau en Bearn, pour lui apprendre le Secret que j'avois appris dudit Gentil-homme, & d'autres que l'on lui avoit rapporté que je sçavois, & qu'il me feroit fort bon traitement, & me récompenseroit de trois ou quatre mille écus. Ce mot de quatre mille écus chatoüilla tellement les oreilles de l'Abbé, que se faisant accroire qu'il les avoit déjà en sa bourse, il n'eut jamais cesse, que ne fût parti pour aller à Pau, ou j'arrivai au mois de Mai, & où je fus sans travailler environ six semaines, pource qu'il fallut recouvrer les Simples d'ailleurs. Mais quand j'eus achevé, j'eus la récompense que je m'attendois. Car encore que le Roi eût bonne volonté de me faire du bien, si est ce qu'étant détourné par les plus grands de la Cour, même de ceux qui avoient été cause de ma venuë en icelle il me renvoya avec un grand merci; & que j'avisasse s'il y avoit rien en ses Terres, qui fût en sa puissance de me donner; si comme Confiscations, ou autres choses semblables, qu'il me les donneroit volontiers. Cette réponse me fut tant ennuyeuse, que sans m'attendre à ses belles promesses, je m'en retournai vers l'Abbé.

Mais pource que j'avois oüi parler d'un Docteur Religieux, qui étoit estimé (& à bon droit) sçavant en la Philosophie Naturelle, je le voulus aller voir en revenant, lequel me détourna grandement de toutes ces Sophistications. Et après qu'il connut que j'avois étudié en la Philosophie, & fait les Actes & être Maître en icelle, dans Bordeaux, ainsi que je lui contai, il me dit d'un fort bon zéle, qu'il me plaignoit grandement de ce que je n'avois recouvré tant de bons Livres des Philosophes anciens, qu'on peut recouvrer ordinairement, avant qu'avoir perdu tant de temps, & dépendu tant d'argent à crédit en ces maudites Sophistications. Je lui parlai de la besogne que j'avois faite; mais il me sçut très-bien dire ce que c'étoit, & qu'elle ne soûtiendroit point beaucoup d'essais. Il me détourna tellement de toutes Sophistications pour m'occuper à la lecture des Livres des anciens Philosophes, afin de pouvoir connoître leur vraie Matière (en laquelle semble gât toute la perfection de la Science) que je m'en allai trouver mon Abbé pour lui rendre compte des huit cens écus, qu'avions mis ensemble, & lui donner la moitié de la récompense que j'avois eu du Roi de Navarre. Etant donc arrivé devers lui, je lui contai le tout, de quoi il fut grandement marri, & encore

plus de ce que je ne voulois continuer l'Entreprise encommencée avec lui, pour ce qu'il avoit opinion que je fusse bon Opérateur. Toutesfois ses prières ne pûrent tant en mon endroit, que je n'ensuivîsse le conseil du bon Docteur, pour les grandes & apparentes raisons qu'il m'avoit *adduites*, quand je parlai à lui. Et ayant rendu conte à mon Abbé de tous les frais que j'avois faits, il nous resta quatre-vingt-dix écus à chacun, & le lendemain après nous départîmes. Je m'en allai à ma maison, avec délibération d'aller à Paris, & étant-là, ne bouger d'un logis, que je n'eüsse fait quelque Résolution, par la lecture de divers Livres des Philosophes Naturels, pour travailler à notre Grand Oeuvre, ayant donné congé à toutes les Sophistications.

Parquoi, après que j'eus recouvré davantage d'argent de mes Arrentiers, m'en allai à Paris, où j'arrivai le lendemain de la Toussaints, en l'année mil cinq cens quarante-six, & là j'achetai pour dix écus de Livres en la Philosophie, tant des Anciens que des Modernes; une partie desquels étoient imprimez, & les autres écrits de main: Comme la Tourbe des Philosophes, le bon Trévisan, la Complainte de Nature, & autres divers Traités, qui n'avoient jamais été imprimez: Et m'ayant

loûé une petite Chambre au Faux-bourg S. Marceau, fus là un an durant avec un petit Garçon qui me servoit, sans fréquenter personne, étudiant jour & nuit ces Auteurs: Si bien qu'au bout d'un mois je faisois une Résolution, puis une autre, puis l'augmentoïs, puis la changeois presque du tout; en attendant que j'en fisse une, où il n'y eût point de variété ni contradiction aux Sentences des Livres des Philosophes. Toutefois je passai toute l'Année, & une partie de l'autre, sans pouvoir gagner cela sur mon étude, que je pûsse faire aucune entière & parfaite Résolution.

Etant en cette perplexité, je me remis à fréquenter ceux que je sçavois qui travailloient à cette Divine Oeuvre: Car je ne hantois plus tous les autres Opérateurs, que j'avois connus auparavant, travaillans à ces maudites Sophistications. Mais si j'avois contrariété en mon entendement sortant de l'étude, elle étoit augmentée, en considérant les diverses & variables façons, de quoi ils travailloient: Car si l'un travailloit avec l'Or seul, l'autre avec Or & Mercure ensemble, l'autre y mêloit du Plomb qu'il appelloit *sonnant*, parce qu'il avoit passé par la Cornuë avec de l'Argent-vif. L'autre convertissoit aucuns Métaux en Argent-vif, avec diversité de Simples par Sublimations. L'autre travailloit avec un

Atramant noir artificiel, qu'il disoit être la vraie Matière, de laquelle Raimond Lulle usa pour la Composition de cette grande Oeuvre. Si l'un travailloit en un Alambic, l'autre travailloit en plusieurs autres, & divers Vaisseaux de *Voirre*, & l'autre d'Airain, l'autre de Cuivre, l'autre de Plomb, l'autre d'Argent, & aucuns en Vaisseau d'Or. Puis l'un faisoit sa Décoction en Feu, fait de gros charbons, l'autre de bois, l'autre de Raisins, l'autre de chaleur de Soleil, & d'autres au Bain Marie.

De sorte que leur variété d'Opérations, avec les contradictions que je voyois aux Livres, m'avoient presque causé un désespoir; lors qu'inspiré de Dieu par son S. Esprit, je commençai à revoir d'une grande diligence les Oeuvres de Raimond Lulle, & principalement son Testament & Codicile, lesquels j'adaptai tellement avec un Epître, qu'il écrivoit en son temps au Roi Robert, & un Broüillart que j'avois recouvré dudit Docteur, auquel il étoit inutile; que j'en fis une Résolution du tout contraire à toutes les Opérations que j'avois vû auparavant; mais telle que je ne lisois rien en tous les Livres, qui ne s'adaptât fort bien à mon opinion, même-ment la Résolution qu'Arnaud de Ville-neuve a fait au fond de son Grand Rosai-
re,

re, lequel fut Maître de Raimond Lulle en cette Science. Tellement que je demurai environ un an après, sans faire autre chose que lire, & penser à ma Résolution jour & nuit, en attendant que le terme de l'assensement que j'avois fait de mon bien fût passé, pour m'en aller travailler chez moi où j'arrivai au commencement du Carême, délibéré de pratiquer madite Résolution; pendant lequel je fis provision de tout ce que j'avois de besoin, & dressai un Four pour travailler; si bien que le lendemain de Pâques je commençai.

Mais ce ne fut pas sans avoir divers empêchemens (desquels j'en tais les principaux) de mes plus prochains Voisins, Parens & Amis. L'un me disoit: Que voulez-vous faire, n'avez-vous pas assez dépendu là telles folies? L'autre m'assuroit que si je continuois d'achepter tant de ménu charbon, qu'on soupçonneroit de moi que je ferois de la fausse monnoye, comme il en avoit déjà ouï parler. Puis venoit un autre, me disant que tout le monde, même les plus grands de notre Ville, trouvoient fort étrange que ne faisois profession de la Robe longue, attendu que j'étois licencié ès Loix, pour parvenir à quelque Office honorable en ladite Ville. Les autres, qui m'étoient de plus près, me tançoient ordinairement

disans: Pourquoi je ne mettois fin à ces folles dépenses, & qu'il ne vaudroit mieux épargner l'argent pour payer mes Créanciers, & pour achepter quelque Office; me menaçant en outre, qu'ils feroient venir les Gens de la Justice en ma maison, pour me rompre le tout. Davantage, disoient-ils, si ne voulez rien faire pour nous, ayez égard à vous-même. Considérez qu'étant âgé de trente ans ou environ, vous ressemblez en avoir cinquante, tant se commence votre barbe à mêler, qui vous represente tout envieilli de la peine qu'avez enduré en la poursuite de vos jeunes folies. Et mille autres semblables adversités, desquelles ils m'importunoient ordinairement.

Si ces propos m'étoient ennuyeux, je vous le laisse à penser, attendu même que je voyois mon Oeuvre continuer de mieux en mieux, à la conduite de laquelle j'étois toujours *ententif*, nonobstant tels & semblables empêchemens, qui sans cesse survenoient; & principalement des dangers de la peste, qui fut si grande en l'Esté, qu'il n'y avoit *marchier* ni *trafique* qui ne fût rompu: De sorte qu'il ne passoit jour, que je ne regardâsse d'une fort grande diligence l'apparition des trois Couleurs, que les Philosophes ont écrit devoir apparoître, avant la perfection de notre

Divine Oeuvre; lesquelles, graces au Seigneur Dieu, je vis l'une après l'autre; si bien que le propre jour de Pâques après, j'en fis la vraie & parfaite expérience sur l'Argent vif, échauffé dedans un *Crisol* lequel je convertis en fin Or devant mes yeux en moins d'une heure, par le moyen d'un peu de cette Divine Poudre. Si j'en fus aise Dieu le sçait. Si ne m'en *vantis-je* pas pour cela; mais après avoir rendu graces à notre bon Dieu, qui m'avoit tant fait de faveur & graces par son Fils, notre Rédempteur, JESUS-CHRIST, & l'avoir prié qu'il m'illuminât par son S. Esprit, pour en pouvoir user à son honneur & louange; Je m'en allai le lendemain pour trouver l'Abbé en son Abbaye, pour satisfaire à la foi & promesse que nous avions fait ensemble; mais je trouvai qu'il étoit mort six mois paravant, dequoi je fus grandement marri. Si fus bien de la mort du bon Docteur, dont fus averti en passant près de son Convent. Parquoi m'en allai en certain lieu, pour attendre là un mien Ami, & prochain Parent, ainsi qu'avions arrêté ensemble à mon partement, lequel j'avois laissé à ma maison avec Procure & charge expresse pour vendre tous & chacuns mes Biens paternels que j'avois, desquels il paya mes Créanciers, & distribua le reste secrètement à ceux qui

en avoient besoin; afin que mes Parents & autres sentissent quelque fruit du grand Lien que Dieu m'avoit donné, sans que personne s'en print garde. Mais au contraire, ils pensoient que moi, comme désespéré, en ayant honte des folles dépenses que j'avois faites, vendisse mon Bien pour me retirer ailleurs; ainsi que me le rapporta ce mien Ami. Lequel me vint trouver le premier jour du mois de Juillet, & nous allâmes à Losanne, ayant délibéré voyager & passer le reste de mes jours en certaine & plus renommée Ville d'Allemagne, avec fort petit train; afin que ne fût connu, même par ceux qui verront & liront cettui mien Livre, pendant ma vie en notre País de France, lequel j'en ai voulu gratifier; non pas pour être Auteur de tans de folles dépenses qu'on fait ordinairement à la poursuite de cette Science, qu'on estime communément Sophistique, pource qu'on ne voie rien en icelle du tout que Sophistications. D'autant que peu de Gens travaillent à la vraie & divine perfection: Mais plutôt pour les en divertir, & les remettre au vrai chemin, au plus qu'il m'est possible.

Parquoi, pour conclusion de ma première Partie, je supplie très-humblement tous ceux qui liront mon présent Opus-

cule, qu'il leur souviene de ce que le bon Poëte nous a laissé par écrit, sçavoir: Ceux-là être bien-heureux, qui sont faits sages aux dépens & danger d'autrui; afin que voyans le discours comment je suis parvenu à la perfection de cette Divine Oeuvre, ils apprennent à cesser de dépendre, sous l'adveu des vaines & sophistiques *Déceptes*, pensant y parvenir par icelles. Car, comme je les ai déjà une fois advertis en mon Epître Liminaire: *Ce n'est point par cas fortuit qu'on y parvient, mais par longue & continuelle étude des bons Auteurs*, quand c'est le bon plaisir de notre Dieu, nous assister par son S. Esprit. Car à grand peine jamais ceux qui l'ont ainsi connuë, la publient. Lequel je supplie très-humblement, qu'il lui plaise me donner la grace pour en bien user; comme je fais aussi d'assister à tous bons Fidèles, qui feront lecture de mon Opusculé, afin qu'ils en puissent rapporter quelque profit, pour en user à son honneur, & la louange de notre Redempteur Jesus-Christ, auquel soit honneur & gloire aux Siècles des Siècles. Ainsi soit-il.



SECONDE PARTIE.

*Contenant la vraie Méthode pour faire
lecture des Livres des Philosophes
Naturels.*

A RISTOTE, au premier Livre de
Phisique, nous a très-bien appris,
Qu'il ne faut pas disputer contre ceux
qui nient les Principes de la Science; mais
contre ceux qui les confessent, lesquels
se proposent divers Argumens, qu'ils ne
peuvent *soudre*, pour leur ignorance; &
par ainsi, demeurent toujourns en doute.
C'est donc pour eux, en ensuivant notre
bon Maître, que je me travaille, & non
point pour les autres. Car, comme dit le
même Auteur, disputer avec telles ma-
nières de Gens, c'est disputer des cou-
leurs avec les Aveugles nez, lesquels,
pource qu'ils n'ont point le moyen (à sça-
voir la vûe) pour en juger, ne pourroient
être persuadez qu'il y eut diversité de
couleurs.

Parquoi, afin que les bons Fidelles &
Enfans débonnaires, puissent rapporter
quelque profit de mon Opusculé, trou-
vant en icelui soulagement & repos d'es-
prit, je me suis peiné le plus qu'il m'a

été possible, & d'autant que le Sujet de notre Divine Science le permet, à rédiger cette seconde Partie en vraie Méthode, afin d'éviter la grande variété & confusion qui se présente ordinairement en la lecture des Livres des Philosophes. Ce qui me fait user du même ordre que j'ai tenu en mon étude, procédant par Divisions, comme s'ensuit.

I. Et premièrement, je montrerai avec l'aide de notre bon Dieu, par qui notre Science a été inventée, & de quels Auteurs nous avons usé en la *Compilation* du présent Opuscule; déclarant la raison pourquoi ils l'ont écrite tant couverte-ment.

II. Puis nous prouverons la vérité & certitude d'icelle par divers Argumens, répondant au plus apparent qu'on a accoutumé de faire, pour prouver le contraire; pource que le Lecteur diligent pourra *colliger* des autres Membres de notre Division, toutes & chacunes Solutions de tous autres Argumens, qu'on pourroit faire au contraire, & même-ment du tiers Membré & du quatrième.

III. Tiercement, nous prouverons en quoi notre Science est naturelle, & comment elle est appelée *Divine* en parlant de ses Opérations principales, où nous déclareront l'erreur des Opérations d'aujourd'hui.

IV. Ce fait, nous déduirons la façon comment Nature besoine sous terre, en la procréation des Métaux, montrant en quoi l'Art peut ensuivre Nature en ses Opérations.

V. Puis nous déclarerons la vraie Matière, qui est requise pour faire les Métaux sur Terre.

VI. Déclarant enfin les principaux Termes de notre Science, où nous accorderons les Sentences plus nécessaires des Philosophes, qui apparoissent plus contraires, en faisant la lecture de leurs Livres.

De sorte que les vrais Amateurs de notre Science en pourront rapporter un grand profit, & nos Envieux & Détracteurs ordinaires en remporteront leur grande confusion, bien témoignée par mon présent Opuscule, lequel j'ai voulu confirmer par les autorités des plus sçavans & anciens Philosophes & bons Auteurs: afin qu'ils ne prennent pour excuse que c'est un Auteur nouveau qui a entrepris de déclarer leur impiété & continuelles déceptions.



P R E M I E R M E M B R E,
ou Division.

Des premiers Inventeurs de la Science.

P Our bien donc déclarer ceux qui ont été les premiers Inventeurs de notre Science, nous faut *ramentevoir* la Doctrine que l'Apôtre Saint Jacques nous a laissée par écrit en sa Canonique, c'est *Que tout Don, qui est bon, & tout Bien qui est parfait, nous est donné d'en-haut descendant du Père des Lumières, qui est Dieu éternel.* Ce que je ne veux point adapter à notre propos en termes généraux, & tels qu'on peut adapter à toutes les choses créées; mais singulièrement je dis que notre Science est tant *Divine* & tant *Supernaturelle* (j'entens en la seconde Opération, comme il sera plus amplement déclaré au tiers Membre de notre Division) qu'il est, & a été toujours impossible, & sera à l'avenir à tous les Hommes la connoître, & la découvrir de soi-même, fussent-ils les plus grands & experts Philosophes qui jamais fûrent au monde. Car toutes les raisons & expériences naturelles nous défont en cela. De sorte qu'il a été justement écrit par les Auteurs anciens, *Que c'est le secret, lequel notre bon Dieu a*
Tome II. * S s

réservé, & donné à ceux qui le craignent & honorent, comme dit notre grand Prophète Hermès: Je ne tiens cette Science, dit-il, d'autres que par l'inspiration de Dieu. Ce que confirme Alphidius, disant: Sçache, mon Fils, que le bon Dieu a réservé cette Science pour les Postérieurs d'Adam, & principalement pour les Pauvres & les Raisonnables. Géber a affirmé le même, en sa Somme, disant: Notre Science est en la puissance de Dieu, lequel pour être juste & benin, la baille à ceux qu'il lui plaît. Tant s'en faut donc qu'elle soit en la puissance des Hommes, en tant qu'elle est Supernaturelle, moins inventée par eux.

Mais quant à ce qu'elle est Naturelle, c'est-à-dire, en ce qu'en ses premières Opérations elle ensuit Nature, il y a diverses opinions pour sçavoir qui en a été le premier Inventeur. Les uns disent que c'est Adam, les autres Aesculapius; les autres disent qu'Enoch l'a connue le premier, lequel aucuns veulent être Hermès Trismégiste, que les Grecs ont tant loüé, même lui ont attribué l'Invention de toutes les Sciences occultes & secrettes. De ma part je m'accorderois volontiers à la dernière opinion, pource qu'il est assez notoire qu'Hermès étoit fort grand Philo(so)phe, comme ses Oeuvres le témoignent; & que pour être tel, il a *enquis* diligem-

ment les Causes des Expériences ès choses naturelles, par la connoissance desquelles il a connu la vraie matière, de laquelle Nature use ès concavités de la Terre, en la procréation des Métaux. Ce qui me fait croire cela, c'est que tous ceux qui l'ont ensuivi, sont venus par ce moyen à la vraie connoissance de cette Divine Oeuvre, comme sont Pythagoras, Platon, Socrate, Zenon, Haly, Senior, Rasis, Géber, Morien, Bonus, Arnaud de Ville-neuve, Raimond Lulle, & plusieurs autres qui seroient longs à raconter. Desquels, même des plus principaux, nous avons *compilé* & assemblé notre présent Opuscule. Mais si c'est avec peine, leurs Livres en pourront témoigner; car ils les ont écrits de telle sorte; (ayans la crainte de Dieu toujours devant les yeux) qu'il est presque impossible de parvenir à la connoissance de cette Divine Oeuvre, par la lecture de leurs Livres, comme dit Géber en la Somme: *Ne faut point, dit-il, que le Fils de la Science se désespère, & se défie de la connoissance de cette Divine Oeuvre. Car en cherchant, & pensant ordinairement aux Causes des Composez naturels, il y parviendra. Mais celui qui s'attend la trouver par nos Livres, il sera bien tard quand il y parviendra. Parce, dit-il en un autre lieu, que les Philosophes ont écrit la*

vraie Pratique pour eux-mêmes, mêlant parmi la façon d'enquérir, les Causes pour venir à la parfaite connoissance d'icelle. Ce qui lui a fait mettre en ladite Somme, les principales Opérations, & choses requises à notre Divin Oeuvre, en divers & variables Chapitres: Pource, dit-il, s'il l'avoit mise par rang & de suite, elle seroit connuë en un jour de tous; voire en une heure, tant elle est noble & admirable. Cela même a dit Alphidius, écrivant Que les Philosophes, qui nous ont précédé, ont caché leur principale intention sous diverses Enigmes, & innumérables Equivoques, afin que par la publication de leur Doctrine, le monde ne fût ruiné: Comme de vrai il seroit, car tout exercice de labourage & de cultivement de terre; toute trafique; bref tout ce qui est nécessaire à la conservation de la vie humaine seroit perdu; pour ce que personne ne s'en voudroit entreprendre, ayant en sa puissance, un si grand Bien que cettui-ci. Parquoi Hermès, s'excusant au commencement de son Livre, dit: Mes Enfans, ne pensez point que les Philosophes ayent caché ce grand Secret, pour envie qu'ils portent aux Gens sçavans & bien instruits, mais pour les cacher aux Ignorans & Malicieux, Car, comme dit Rosinus, par ce moyen l'Ignorant seroit fait semblable au Sçavant, & les Mali-

cieux & Méchans en useroient au dommage & ruine de tout le Peuple. Semblables excuses a fait Géber en sa Somme, au Chapitre de l'Administration de la Médecine Solaire, disant Qu'il ne faut point que les Enfans de Doctrine s'émerveillent, s'ils ont parlé couvertement en leurs Livres. Car ce n'est pas pour eux, mais pour cacher leur Sécret aux Ignorans, sous tant de variété & confusion d'Opérations; & cependant entraîner & acheminer par icelle les Enfans de la Science à la connoissance d'icelui. Pource que (ainsi qu'il est écrit en un autre lieu) ils n'ont point écrit la Science inventée, sinon pour eux mêmes: mais ont baillé les moyens pour la connoître.

C'est donc la raison pourquoi tous les Livres des Philosophes sont pleins de grandes difficultés. Je dis grandes, pource qu'elles sont *innumérables*. Car qu'est-il possible de voir au monde plus difficile, que de trouver une contrariété si grande entre tant d'Auteurs renommez & sçavans? Même dedans un Auteur seul y trouver contradiction en sa Doctrine? Comme témoignent assez les Ecrits de Rasis, quand il dit aux Livres des Lumières: *J'ai assez montré, en mes Livres le vrai Ferment qui est requis pour les multiplications des Teintures des Métaux; lequel j'ai affirmé en un autre lieu n'être point le vrai Levain;*

en delaisant la vraie connoissance, à celui qui aura le jugement bon & subtil, pour la connoître.

D'autre part, si l'un écrit que *notre vraie Matière est de vil prix, & de néant; trouvée par les fumiers*, comme dit Zenon, en la tourbe des Philosophes; incontinent en ce même Livre Barseus dit, *Ce que vous cherchez n'est point de peu de prix. L'autre dira Qu'elle est grandement précieuse, & ne se peut trouver qu'avec grands frais.*

Davantage, si l'un a appris à préparer notre Matière en divers Vaisseaux, & par diverses Opérations, comme a fait Géber en sa Somme; il y en a un autre qui assurera, qu'on n'a besoin que d'un Vaisseau, pour parfaire notre Divine Oeuvre, comme disent Rasis, Liliun, Alphidius, & plusieurs autres.

Puis, quand on aura lû dans un Livre, *Qu'il faut demeurer neuf mois à la Procréation & Faction de notre Divine Oeuvre;* comme a écrit le même Rasis, on trouvera dans un autre, *Qu'il y faut un an* comme dit Rosinus & Platon.

Et puis l'on trouve les termes d'iceux tant variables (j'entens en apparence) & mal déclarez, qu'il est impossible aux Hommes, ainsi que dit Raymond Lulle, découvrir la vérité d'entre tant de diver-

ses opinions, si le bon Dieu ne nous inspire par son Saint Esprit, ou ne nous la révèle par quelque Personne vivante. Qui est le cause que nous ne voyons jamais personne qui l'ait faite, ni n'en sçavons rien, que jusqu'après leur mort; pource que l'ayant acquise avec une si grande peine, je croi fermement qu'ils la céleraient à eux-mêmes, s'il leur étoit possible; tant s'en faut qu'ils la communiquassent à un autre.

Parquoi, en ensuivant les raisons ci-dessus *amenées*, ne faut jamais trouver étrange, avec le commun Populaire, si l'on ne voit Personne, qui ait fait cette Divine Oeuvre; ains plutôt s'émerveiller avec les Sçavans, comme il y en ait aucun qui soit parvenu à la vraie connoissance d'icelle.

II. M E M B R E

*De la Certitude & Verité de la
Science.*

M Ais, poursuivant notre ordre commencé, il faut déclarer le second Membre de notre Division, sçavoir comme notre Science est certaine & véritable. Toutesfois avant que commencer, il faut que je contente les oreilles délica-

tes des Calomniateurs, lesquels pour être *coûtumiers* à reprendre les labeurs d'autrui, (pource que les leurs ne connoissent point la lumière) diront que j'ai mal retenu la Doctrine d'Aristote, qui a écrit au 7. Livre de sa Phisique, *La Définition est la vraie forme du Sujet défini*. Et par ainsi, puisque j'ai entrepris traiter la déclaration, & vraie Méthode de cette Science, (communément appelée Alchimie) je devois commencer par sa Définition, pour mieux déclarer la propriété des termes d'icelle. Mais je les renvoyerai volontiers aux Auteurs qui nous ont précédé, lesquels s'étant mis en devoir d'en bailler certaine Définition, ont été contraints confesser, qu'il est impossible d'en donner; comme témoignent les Ecrits de Morien, Lilius, & plusieurs autres. A raison dequoi ils en ont assigné, en leurs Livres, diverses & variables Descriptions, par lesquelles ils montrent les effets de notre Science; pource qu'elle n'a point des Principes familiers, comme en ont toutes les autres Sciences.

De ma part, j'en dirai ce que me semble. *C'est donc une partie de Philosophie Naturelle, laquelle démontre la façon de parfaire les Métaux sur terre, imitant Nature en ses Opérations, au plus près que lui est possible*. Laquelle Science nous disons être certaine pour beaucoup de raisons.

I. Prémièrement, il est tout résolu entre tous les Philosophes qu'il n'y a rien plus certain que la vérité; laquelle, comme dit Aristote, appert là où il n'y a point de contradiction. Or est-il ainsi que tous les Philosophes, qui ont écrit en cette Divine Philosophie, les uns après les autres; les uns écrivans en Hébreu, les autres en Grec, les autres en Arabe, les autres en Latin, & en autres diverses Langues, se sont tellement entendus, & accordez ensemble, encore qu'ils ayent écrit sans Equivoques & Figures (pour les raisons ci-dessus amenées) qu'on jugeroit à bon droit qu'ils ont écrit leurs Livres en un même Langage, & à un même temps; combien qu'ils ayent écrit les uns cent ans, les autres deux cens ans, voire mil, après les autres, comme dit Senior: *Les Philosophes, dit-il, semblent avoir écrit diverses choses, sous divers noms & similitudes; combien que de vrai ils n'entendent qu'une même chose.* Rasis, au Livre des Lumières, afferme le même, disant: *Que sous diverses Sentences, qui nous semblent contraires au commencement, les Philosophes n'ont jamais entendu qu'une même chose;* desquels nous avons un autre témoignage grandement évident: Car ceux-mêmes qui ont écrit en autres Sciences des Livres grandement sçavans & approuvez, en ont

aussi écrit en cette-ci, affermans icelle être fort véritable.

2. Et quand bien nous n'aurions autre *probation* que la Sentence du Philosophe, qui dit au 2. des Ethiques, *Que ce qui est bien fait, se fait par un Moyen*, cela seroit assez suffisant pour nous assurer de la vérité de notre Science. Car tous ceux qui ont écrit d'icelle, s'accordent en cela, *Qu'il n'y a qu'une seule voie pour parfaire notre Divine Oeuvre*; comme dit Géber en sa Somme. *Notre Science*, dit-il, *n'est point parfaite par diverses choses; mais par une seule, en laquelle nous n'ajoutons ni diminuons aucune chose, fors les choses superfluës, que nous en séparons en sa préparation*. Cela même témoigne Lilius quand il écrit, *Que toute notre Maîtrise (Magistère) est parfaite par une seule Chose, par un seul Régime, & par un seul Moyen*. Autant en ont écrit tous les autres Philosophes, encore qu'ils apparoissent divers en leurs Sentences.

3. Davantage, nous tenons pour plus que certain, notre Science être très-véritable, par l'expérience très certaine que nous en avons vûë, qui est la principale assurance quant à nous, comme disent Rasis & Senior.

4. Mais pour la démontrer telle, au plus près qu'il nous sera possible, à ceux qui

en peuvent justement douter, il nous faut accorder avec tous les Philosophes, que notre Science est comprise sous la partie de la Philosophie Naturelle, qu'ils ont appelée assez proprement Opérative; la conjoignant en cela avec la Médecine. Or est-il ainsi que la Médecine ne nous peut montrer la vérité & certitude de sa doctrine, que par expérience. Et qu'il soit vrai, quand nous lisons en ses Livres, que toute Colère est évacuée par la Rhubarbe, nous n'en pouvons croire rien *plus avant* de certain, que ce que l'expérience nous montre; laquelle nous assure que la dite Colère est guérie par l'application dudit Simple. Ainsi nous dirons à notre propos, parlant par similitudes (parce que notre Divine Oeuvre ne peut recevoir aucune vraie comparaison) que si l'expérience nous montre que la fumée du Plomb, ou la fumée des Atramens, congèle l'Argent vif, cela nous peut assurer (j'entens nous induire à croire) qu'il est faisable, pouvoir préparer une Médecine grandement parfaite, & semblable au naturel & qualité des Métaux, par laquelle nous puissions arrêter l'Argent-vif, & parfaire les autres Métaux imparfaits par sa projection; attendu même que les Composez Minéraux imparfaits congèlent l'Argent-vif, & le réduisent à leur naturel. Par

plus forte raison donc, les parfaits par notre Art, & dûëment préparez par l'aide d'icelui, les congéent, & réduisent semblables à eux, tous autres Métaux imparfaits, par leur grande & exubérante Décoction, qu'ils ont acquise par l'administration de notre Art.

5. Et pour contenter *plus avant* les Gens curieux d'aujourd'hui, nous *adduirons* quelques autres Argumens pour mieux les induire à croire la vérité de notre Science. Or est-il certain que tout ce qui fait la même Opération d'un Composé, est du tout semblable à lui, comme dit Aristote au 4. des Météores, quand il déclare que tout ce qui fait Opération d'un oeil est oeil. Puis donc que notre Or (c'est-à-dire, celui que nous faisons par notre Divine Oeuvre) est du tout semblable à l'Or minéral, & que toute la doute est aujourd'hui en cela, pour voir si l'Or que nous faisons est parfait; il me semble avoir assez montré (en ensuivant l'autorité des Philosophes) que notre Science est très-certaine. Il est vrai, diront-ils, que c'est assez prouver, pour ceux qui en ont vû l'expérience; mais non pas pour les autres; pour lesquels, afin qu'ils n'ayent aucune doute, j'amènerai les raisons suivantes.

6. Aristote au 4. Livre des Météores,

au Chapitre des Digestions dit, *Que toutes choses qui sont ordonnées pour être parfaites, lesquelles par faute de Digestion, sont démontrées telles, peuvent être parfaites par continuelle digestion.* Or est-il ainsi, que tous les Métaux imparfaits sont demeurez tels, par faute de Digestion. Car ils ont été faits, pour être convertis finablement en Or, & par ce moyen être parfaits; ainsi que l'expérience nous témoigne, comme nous déclarerons ci après, en déclarant le quatrième Membre de notre Division. Ils pourront donc être parfaits par continuelle Décoction, que Nature fait aux *concaves* de la Terre. Et notre Art les parfait sur Terre, par la projection de notre Divine Oeuvre; comme nous déclarerons *plus avant*, au pénultième Membre de notre Division.

7. Davantage, si les quatre Elémens, qui sont contraires en aucunes qualités, sont convertis l'un en l'autre, comme dit Aristote au 2. Livre des Générations; par plus forte raison, les Métaux, qui sont tous d'une même Matière, & par ainsi non contraires en qualités, se convertiront l'un en l'autre. Qui est la raison pourquoi Hermès a appelé leur procréation circulaire; mais un peu improprement, comme lui-même témoigne; pource que les Métaux ne sont point procréés par Nature, pour

de parfaits revenir imparfaits, & que l'Or fût fait Plomb, ou l'Argent Estain; & ainsi des autres. Mais pour être faits parfaits, par ordre, & par continuelle Décoction, jusqu'à ce qu'ils soient parfaits; & par conséquent faits Or; comme l'expérience nous montre évidemment. Et par ainsi leur génération n'est point entièrement circulaire, combien qu'elle le soit en partie.

Ces raisons & autres semblable, (que je laisse pour le présent, pource que mon petit Opuscule ne pourroit comprendre tout discours, qu'on pourroit faire sur ce propos) seroient assez suffisantes, pour démontrer la vérité & certitude de notre Science, n'étoit les Argumens qu'on a accoûtumé de faire au contraire; qui troublent tellement les entendemens des bons Enfants de Doctrine, qu'ils sont toujourns en doute, croyans tantôt l'un, puis l'autre; si bien qu'ils n'ont jamais repos en leurs esprits. Mais afin que désormais ils puissent croire notre Science être très véritable, je leur veux apprendre la vraie solution du plus violent & apparent Argument, qu'on a accoûtumé de faire au contraire; par laquelle ils connoîtront que leurs Argumens, & tous autres semblables n'ont rien qu'une seule apparence de vérité.

Ils sont tous *coûtumiers* faire un Argument, qu'ils fondent sur l'autorité du Philosophe, au quatrième des Météores, laquelle a été pareillement d'Avicenne, comme dit Albert le Grand. *En vain* dit il, *se travaillent les Opérateurs du jour-d'hui pour parfaire les Métaux, car il n'y parviendront jamais, si premièrement ils ne les réduisent en leur première Matière.* Or est-il ainsi que nous ne les y réduisons point; par conséquent ne faisons rien que Sophistications, comme en a écrit le même Albert, disant: *Tous ceux qui colorent les Métaux par diverses façons de Simples, en diverses Couleurs, sont vraiment Gens trompeurs & déceveurs; s'ils ne les réduisent en leur première Matière.*

De ma part, je sçai bien que beaucoup de Gens sçavans ont entrepris la solution de cet Argument, pource que c'est le plus apparent qu'on fasse. De sorte que les uns disent, qu'encore que par la projection de notre Divine Oeuvre sur les Métaux imparfaits, nous ne les réduisons point en leur première Matière; si est-ce qu'en la Composition d'icelle, nous l'avons réduite en Soufre & Argent-vif, qui sont la vraie Matière des Métaux (comme nous déclarons au quatrième Membre de notre Division) & que pour la grande perfection qu'elle a acquise en sa Décoction, elle est

suffisante pour parfaire tous les Métaux imparfaits en Or par sa projection, sans les réduire particulièrement en leur première Matière. Telle a été l'opinion d'Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire, lequel Raymond Lulle ensuit en son Testament. Mais *sauf* l'honneur & révérence de ces deux sçavans Personnages, il me semble que c'est parler contre toute l'opinion des Philosophes. Car puisqu'ils accordent qu'il faut réduire les Métaux en leur première Matière (ce qui se fait par mouvement & corruption, comme dit Aristote) ils veulent faire entendre, Que par la seule Fonte, & Projection de notre Divine Oeuvre sur les Métaux, ils sont corrompus & dénuez de leurs premières Formes, qui est une chose indigne de tous les Philosophes. D'autres ont *amené* diverses & variables solutions, comme l'on peut voir en leurs Livres.

Quant à moi, j'en dirai ce qu'il m'en semble. Il est trop vrai que si nous voulions faire des Métaux de nouveau, ou bien si nous voulions faire d'iceux terres, pierres, ou autres choses semblables, totalement différentes des Métaux; il faudroit les réduire en leur première Matière, par les moyens ci-dessus déclarez. Mais puisque toute notre intention n'est autre que de parfaire les Métaux imparfaits en
Or,

Or, sans les transformer en nouvelles Matières différentes de leur propre nature; mais plutôt les purger & nettoyer, par la projection de notre Divine Oeuvre, afin qu'ils soient parfaits par sa grande & exubérante perfection d'icelle; il n'est point de besoin les réduire en leur première Matière. Car il est trop notoire, que ce sont deux choses grandement différentes; parfaire l'imparfait, de le faire de nouveau. Autrement il s'ensuivroit qu'il faudroit remettre toute choses demi cuites en leurs premières Formes, pour les achever de cuire; choses indignes de tous les Philosophes.

Quant à d'autres Argumens, qu'on a accoûtumé de faire, je m'en tais pour le présent, pource qu'on trouve la solution d'iceux dans les Livres des bons Auteurs, & puis le Lecteur diligent & studieux en pourra inventer la plus grande part, tant par ce que nous avons dit, que par ce que nous déclarerons ci-après; attendu même qu'il me semble avoir déclaré le plus difficile, & mal-aisé à *soudre*, qu'on ait accoûtumé de faire. Toutesfois je ne veux oublier en ceci l'autorité d'Avicenne, lequel, parlant de la contradiction qu'Aristote a fait en sa jeunesse à l'opinion de tous les Philosophes anciens, dit: *Je j'ai point d'excuse légitime, pource que j'ai*

*connu l'intention de ceux qui nient notre Science, & de ceux qui l'estiment être véritable. Les premiers, comme Aristote, plusieurs usent de raisons qui ont quelque peu d'apparence, mais non point véritables. Les autres en ont fait d'autres, mais grandement éloignées de celles qu'on a accoutumé de voir aux autres Sciences. Vou-
lant dire par cela que notre Science ne peut être prouvée par certaines Démonstrations, comme toutes les autres; pour ce qu'elle procède d'autre façon toute contraire aux autres, en cëlant & cachant la propriété de ses termes; au lieu que les autres s'efforcent de la déclarer.*

III. M E M B R E.

Que la Science est naturelle; pourquoi appelée Divine, & qu'elles Opérations sont nécessaires pour faire l'Oeuvre.

P Arquoi, en continuant l'ordre de ma Division, je déclarerai le tiers Mem-
bre d'icelle, montrant quelles Opérations sont nécessaires à la *Faction* de notre Divine Oeuvre, déclarant premièrement comment notre Science est Naturelle, pourquoi elle est appelée Divine. En quoi l'on connoîtra les grandes & lourdes

fautes des Opérateurs d'aujourd'hui. Pour bien donc entendre en quoi notre Science est naturelle, il nous faut sçavoir ce qu'Aristote a enseigné des Opérations de Nature. Lequel a très-bien montré qu'elle besogne sous Terre, en la procréation des Métaux, des quatre Qualités; ou (pour parler communément) des quatre Elémens, appelez Feu, Air, Eau & Terre; desquelles les deux contiennent les deux autres. Sçavoir la Terre contient le Feu, & l'Eau contient l'Air. Et partant, parce que notre Matière est faite d'Eau & de Terre (comme nous dirons dans le pénultième Membre de nos Divisions) elle est dite justement Naturelle, parce qu'en sa Composition les quatre Elémens y entrent; dont les deux sont cachez aux yeux corporels; sçavoir le Feu & l'Air, lesquels il faut comprendre des yeux de l'entendement, comme dit Raimond Lulle en son Codicile. *Considère bien, dit-il, en toi-même la nature & propriété de l'Huile, que les Sophistiques ont appellé Air (pource qu'ils disent qu'il abonde plus en sa qualité) car ton oeil ne te montre point la différence & propriété d'icelui.* Montrant assez par cela que les quatre Elémens, ne sont pas tous évidens dans notre Divin Oeuvre, comme plusieurs ont faussement estimé, ainsi que nous dirons en déclarant

les Termes de notre Science.

Davantage, elle est dite Naturelle, parce qu'en sa première Opération, elle imite Nature au plus près qu'il lui est possible, car *elle ne la peut imiter en tout*, comme dit Géber en sa Somme. Qu'il soit vrai, les Philosophes Naturels, qui nous ont précédé, nous en assurent. Lesquels, après avoir diligemment connu, comme Raimond Lulle en son Epître au Roi Robert, & Albert le Grand en son Traité des Simples Minéraux, *Que la façon de quoi Nature travaille sous terre en la procréation des Métaux, n'est que par Décoction continuelle de la vraie Matière d'iceux; laquelle Décoction sépare le monde de l'immonde, le pur de l'impur, le parfait de l'imparfait, par évaporation continuelle, qui sont causées de la chaleur de la Terre minérale, échauffée en partie par la chaleur du Soleil.* Car il ne fait pas tout seul l'entière & parfaite Décoction, ainsi que très-bien a déclaré le bon Trévisan, & comme même l'expérience nous montre ordinairement ès Minières, où il se trouve diversité de Métaux & de Matières, les unes grossières, les autres subtiles & pures, qui sont volontiers élevées au plus haut. Notre Science, donc, imitant en cela Nature, procède au commencement en la première Opération par Sublimation, pour puri-

fier très bien notre Matière; pource qu'il nous est impossible la préparer autrement, comme dit Géber en sa Somme, & Rasis au Livre des Lumières, quand il dit: *Le commencement de notre Oeuvre est sublimé*. Parquoi elle est dite à bon droit Naturelle.

Ce qui a fait écrire à ceux qui nous ont précédé que notre Divine Oeuvre n'est point artificielle. Car ce que nous faisons c'est ministrer par Art à Nature la Matière dûë pour la Composition d'icelle, laquelle Nature n'a point sçû conjoindre pour la perfection de notre Divine Oeuvre, parce que ses actions sont continues.

Et pour raison de cette admirable Conjonction d'Elémens, notre Science est appelée Divine. Laquelle Conjonction les Philosophes ont appelé la seconde Opération, & d'autres l'appellent Dissolution, disant, *Que c'est le Secret des Secrets*, & Pythagoras, *C'est le grand Secret*, dit-il, *que Dieu a voulu cacher aux Hommes*. Et Rasis, au Livre des Lumières, dit: *Si tu ignores la vraie Dissolution de notre Corps, ne commence point à travailler; car icelle ignorée, tout le reste nous est inutile*: Laquelle il nous est du tout impossible sçavoir par les Livres, moins par la connoissance des Causes naturelles, qui

est la raison pourquoi notre Science est appelée Divine, comme dit Aléxandre: *Notre Corps* (qui est notre Pierre cachée) *ne peut être connu ni vû de nous, si le bon Dieu ne le nous inspire par son Saint Esprit, ou apprend par quelque Homme vivant, sans lequel Corps notre Science est perduë.* Et c'est la Pierre de laquelle parle Hermês en son quatrième Traité, quand il dit: *Il faut connoître notre divine & précieuse Pierre, laquelle crie incessamment, déffends-moi, & je t'aiderai; rends-moi mon droit & je te secourirai.* De ce même Corps caché il parle en son premier Traité, quand il dit: *Le Faucon est toujours au bout des Montagnes, criant: Je suis le Blanc du Noir, & le Rouge du Citrin.*

Or la raison pourquoi notre Science nous est inutile sans ladite Conjonction, c'est qu'à la naissance & procréation de notre Divine Oeuvre, la partie volatile emporte quant & soi la fixe: & par ainsi nous ne sçaurions faire qu'elle fût fixe & permanente au feu, si nous ne faisons par un admirable (voire supernaturelle) Conjonction que le fixe retint le volatil; afin que lors soit fait ce que tous les Philosophes commandent, sçavoir *le Volatil fixe, & le Fixe volatil:* Laquelle Conjonction se doit faire sur l'heure même de sa naissance, comme dit Haly au Livre de ses

Sécrets: *Celui qui ne trouvera notre Pierre sur l'heure de sa naissance, ne faut point qu'il en attende une autre en sa place. Car celui qui a entrepris notre Divine Oeuvre, sans connoître l'heure déterminée de la naissance, n'en rapportera que peine & tourment.* Cette même Conjonction Rasis a appelée fort proprement *les Poids & Régimes des Philosophes*; nous conseillant, que si nous ne les connoissons très-bien, de ne nous entre-mettre point à travailler à notre Divine Oeuvre; disant, *Que les Philosophes n'ont rien tant caché que cela.* Comme de vrai, ils le démontrent assez en leurs Ecrits. Car si l'un dit que cette divine Conjonction doit être faite le septième jour; l'autre dit au quarantième; l'autre au centième; l'autre au bout de sept mois; l'autre à neuf, comme Rasis; l'autre au bout de l'an, comme Rosinus: De sorte qu'il n'y en a pas deux qui s'accordent; combien que de vrai il n'y ait qu'un seul terme, voire un seul jour, voire même une seule heure, en laquelle il faut faire notre Conjonction pour sa propre Décoction. Mais pour l'envie qu'ils ont, de la tenir secrète, ils ont de propos délibéré écrit les termes différens les uns des autres; encore qu'ils s'entendent très-bien entre eux, qu'il n'y a qu'un seul terme; sachant très-bien qu'icelui connu, le reste

n'est qu'Oeuvre de Femmes & Jeu d'Enfans, comme dit Socrate: *Je t'ai montré la vraie Disposition du Plomb blanchi*; c'est-à-dire la vraie Préparation de notre Matière qui apparôit noire au commencement de Plomb, puis est faite blanche par notre continuelle Décoction: *Et si tu l'as très-bien connuë, le reste n'est qu'Oeuvre de Femmes & Jeu d'Enfans*: Voulant dire par cela qu'il n'y a besogne plus aisée, que la nôtre, après ladite Conjonction, comme de vrai il est puisqu'il n'est besoin que de cuire les deux Matières déjà assemblées, & que pendant icelle Décoction on est en repos, il est très-certain qu'on y a grand plaisir; comme dit Aristote au 2. des Ethiques: Qu'on a plus de plaisir en se reposant qu'en travaillant. Et qu'il soit vrai, Rasis, au Livre des trois Paroles, dit: *Que toutes les Dissolutions, Calcinations, Sublimations, Déalbatons, Rubifications, & toutes autres Opérations, que les Philosophes ont écrit être nécessaires, pour parfaire notre Divine Oeuvre, se font dans le feu sans le bouger*. Pythagoras, en la Tourbe, a écrit le même, disant: *Que tous les Régimes requis à la perfection de notre Divine Oeuvre, sont parfaits par la seule Décoction* Barsenne, au même Livre, dit: *Qu'il faut Décuire, Teindre & Calciner notre Divine Oeuvre,*

Oeuvre; mais toutes ces Opérations, dit-il, se font par la seule Décoction.

Toutesfois, afin que nos Calomnieurs ne disent que toutes leurs Opérations ne sont aussi que Décoctions, je veux leur alléguer d'autres Sentences des anciens Philosophes, pour leur ôter toutes excuses, & démontrer comme à l'oeil leurs erreurs & ignorances.

Alphidius nous témoigne, *Que nous n'avons besoin en la Composition de notre Divine Oeuvre, que d'une seule Matière, qu'il appelle assez proprement Eau, & d'une seule Action, c'est la Décoction, laquelle se fait en un seul Vaisseau, sans jamais y toucher.*

Le Roi Salomon témoigne le même, quand il dit, *Qu'à la Faction de notre Divine Oeuvre, qu'il appelle notre Soufre, nous n'avons qu'un seul moyen.*

Lilium a écrit le même, disant, *Que notre Divine Oeuvre est faite dedans un seul Vaisseau, par un seul moyen, & par une seule Décoction.*

Mahomet déclare assez le semblable disant: *Que nous n'avons qu'un seul Moyen, sçavoir la Décoction, & un seul Vaisseau, pour faire notre Divine Oeuvre, tant la Blanche que la Rouge.*

Avicenne a été de même opinion, quand il parle plus proprement que pas un, di-

sant: *Que toutes les Dispositions, c'est-à-dire, toutes les Opérations, requises à la Composition de notre Divine Oeuvre, se font dans un seul double Vaisseau.*

Si donc notre Divine Oeuvre est faite dans un seul double Vaisseau, & par une seule Décoction, comme de vrai elle est; il faut que la plûpart des Opérateurs d'aujourd'hui confessent leurs grandes fautes & erreurs, pource que je ne sçache en avoir vû aucun, qui n'eût des trois ou quatre Fourneaux; tel étoit qu'en avoit dix & douze; l'un pour distiller; l'autre pour calciner; l'autre pour dissoudre; l'autre pour sublimer; accompagnez d'une infinité de Vaisseaux pour parfaire leurs Oeuvres. Mais ils y sont encore, & y seront toujours, s'ils ne corrigent leurs fautes, avant qu'ils parviennent & la faction de notre Divine Oeuvre.

Je me tais d'un tas de séparations, qu'ils font, à ce qu'ils disent, des quatre Elémens; pource qu'elle sera plus à mon propos quand je déclarerai la nature des quatre Elémens, en déclarant les Termes de notre Science. Il me suffit pour le présent d'avoir montré la façon & vrai Moyen pour connoître, comme à l'oeil, ceux qui sont éloignez de la vérité de notre Science, ou ceux qui sont dans le vrai chemin. Car, comme nous avons montré ci-dessus, &

montrerons encore ci-après, il n'y a qu'un seul Moyen, une seule façon de faire, & ce dedans un seul Vaisseau (que Raimond Lulle appelle *Himen*) & dedans un seul Fourneau (que le bon Trévisan appelle *Feu clos, humide, vapoureux, continuel & digérant*) sans jamais y toucher, que notre Décoction ne soit parfaite. Tant s'en faut qu'il y faille tant de fatras, ni tant de folles dépenses qu'on a accoûtumé d'y faire.

Je n'ignore point qu'il n'y ait entr'eux quelques-uns qui lisent les Livres; combien que de vrai ils soient bien Clercs, (car ils travaillent tous à crédit) qui me diront, Pourquoi nous taxez-vous ainsi vû que Géber, en sa Somme, nous apprend diverses Préparations, tant du Soufre que de l'Argent-vif, ensemble du Corps & de l'Esprit. Et Rasis, au Livre du Parfait Magistère, témoigne que les Corps & les Esprits sont préparez par divers Moyens, & en apprend beaucoup de manières. Mais il ne faut point me peiner grandement pour leur répondre, leur ayant déjà répondu, parce que j'ai dit auparavant. Car telles & semblables Sentences ont été écrites, pour cacher la vraie Préparation de notre Divine Oeuvre, comme nous avons dit au premier Membre de notre Division. Ce que même Géber témoigne en sa Somme, au Chap. des

différences des Médecines: *Il y a*, dit-il, *une seule voie parfaite, laquelle nous relève & soulage de nous peiner à toutes autres Préparations.*

IV. M E M B R E.

Comment la Nature travaille dans les Mines pour faire les Métaux.

A Insi, en continuant notre Division, je déclarerai la façon comment Nature besogne aux concavitez de la Terre dedans les Mines, en la procréation des Métaux. En quoi l'on connoitra en quelles Opérations l'Art se peut ensuivre, & conséquemment quelle est la vraie Matière, requise pour les parfaire sur Terre. Mais parce que c'est le principal Point de notre Science, comme dit Géber au commencement de sa Somme, & Avicenne, qui défend de s'entremettre de la Pratique d'icelle, si l'on n'a premièrement connu les vrais Fondemens & Matière des Mines, j'ensuiverai, en la déclaration d'icelle, les principaux Auteurs & plus expérimentez en la Pratique des Mines, comme témoignent leurs Ecrits.

Or est-il tenu pour tout résolu, & plus que certain entre tous les Philosophes, Que tous *Simples*, qui sont congélez,

par le froid, abondent en leur première Matière, en humidité aquatique; comme a écrit Aristote, au quatrième des Météores. Parquoi, puisque les Métaux étans fondus, sont congélez par le froid ; il faut dire qu'ils abondent en leur première Matière en humidité aquatique. Toutesfois, Albert le Grand (qui a de plus près enquis les Causes en la procréation des Métaux, que tout autre) montre très-bien que cette humidité aquatique, n'est point l'humidité commune, que nous voyons en l'Eau, & en autres *Simples*. Car l'expérience nous montre qu'elle est réduite & convertie en fumée par la violence du feu. Mais il est ainsi que les Métaux, étans fondus, ne sont point convertis en fumée, il faut donc dire que leur Humidité est mêlée avec quelqu'autre Matière qui les retient sur le feu, & qui *garde* qu'ils ne soient convertis en fumée par la violence d'icelui. Or il n'y a Matière, qui resiste plus au feu que l'Humidité visqueuse, quand elle est mêlée avec la partie terrestre & subtile; comme témoigne Bonus, Philosophe Italien, & ainsi que l'expérience nous le certifie. Parquoi donc il faut dire que l'Humidité, qui est aux Métaux, est telle.

Mais pource que nous voyons qu'il y a des Humidités en iceux, qui sont consumées par le feu, sans que pour cela ils

soient consumez; comme l'expérience nous montre en leur purgations: Il nous faut nécessairement confesser, avec les principaux Auteurs de notre Science, Qu'en la composition des Métaux il y entre deux façons d'Humidités visqueuses; l'une au dehors, qu'ils appellent *extrinsèque*, & l'autre au dedans, qu'ils appellent *intrinsèque*. Et pource que la première est grossière, & n'est point bien & parfaitement mêlée avec sa Matière terrestre & subtile, elle est facilement *arse* & consumée par le feu. Mais la seconde est grandement subtile, & tellement mêlée avec sa partie terrestre, que toutes deux ensemble ne font qu'une simple Matière; laquelle ne peut être en partie consumée par le feu, qu'elle ne le soit du tout entièrement. Et d'icelle est procréé & fait le Vif-argent que nous voyons communément. Ce que ses effets montrent par expérience (comme a très-bien dit Arnaud de Ville-neuve,) laquelle nous certifie que les deux susdites Matières sont conjointes parfaitement en lui. Car, ou le Terrestre retient l'Humidité avec soi, ou l'Humidité l'emporte, ainsi que dit Albert le Grand lequel en cherchant les Causes des Compositions Métalliques, a très-bien connu, que la Cause pourquoi l'Argent-vif est toujours remuant, c'est pource que l'Humidité, *surdomine* sur la Partie terrestre;

comme par même raison (sçavoir par la mixtion indicible, & univoque) le Terrestre, dominant sur l'Humide, est cause que l'Argent-vif ne mouille point ce qu'il touche, ni le bois sur quoi il est mis.

Par ceci donc, il nous est montré assez évidemment, que la Sentence d'Albert le Grand est fort véritable, quand il dit en son Livre des simples Métalliques: *Que la première Matière des Métaux, c'est l'Humidité visqueuse, incombustible & grandement subtile, mêlée par une mixtion forte & admirable, avec la partie terrestre & subtile, dedans les Cavernes des Terres Minérales.* Ce qui ne contrarie en rien à ce que Géber a écrit dans sa Somme, disant: *Que l'Argent-vif est la vraie Matière des Métaux.* Car Nature, qui n'est jamais oisive, a procréé l'Argent-vif de cette Matière. Ce qui est la cause que Bonus a dit très-bien: *Qu'il est la plus prochaine Matière des Métaux; mais que la première & principale, c'est ladite Humidité visqueuse, mêlée avec sa partie terrestre & subtile, comme dit Albert.* Géber a très bien déclaré le même, quand il a dit à la Définition qu'il baille de l'Argent vif en sa Somme. *C'est, dit-il, une Humidité visqueuse, qui a été épaissie, par l'aide de sa partie terrestre, qui entre en sa Composition.*

Or, à présent nous faut considérer bien subtilement la façon comment Nature procède à la procréation de toutes choses, en lesquelles elle a mêlé une propre Matière, que les Philosophes appellent *Agent*, pource qu'elle ne se produit point soi-même, comme dit Aristote; c'est-à-dire, ne montre point ses effets. Parquoi Nature en la procréation des Métaux, après avoir créé leur Matière, sçavoir l'Argent-vif; elle, qui est toute sçavante, lui adjoint son propre Agent, à sçavoir une façon de Terre minérale, qui est comme la crème & graisse d'icelle, décuite & épaissie par la chaleur, qui est dans la Caverne des Mines, par longue Décoction, laquelle Terre nous appellons communément Soufre; lequel est en même degré, en faisant comparaison de lui à l'Argent-vif, comme le *Caillé*, en le comparant au Lait; l'Homme, en le comparant à la Femme, & l'Agent, en le comparant à la Matière sujette. Lequel Soufre, les Philosophes ont dit être en deux sortes; l'un est facile à fondre de sa propre nature, & l'autre est tant seulement congelé & non fusible.

Parquoi, afin que Nature montrât sa puissance & force de l'Agent; à sçavoir, du Soufre, en la Matière à laquelle il est conjoint; elle a fait par une admirable

Composition, que les Métaux fûssent congelés par l'action du Soufre fusible; afin qu'ils fûssent fondans: Comme elle a composé les autres simples Métallions par l'action non fusible, afin qu'ils ne fûssent pas fondans; comme la Magnésie, les Marcassites, & autres semblables. Mais pource que l'Agent ne peut être aucunement partie matérielle du Composé, comme dit Aristote, Nature en besognant sous terre à la procréation des Métaux, après avoir mêlé ledit Soufre avec l'Argent-vif, par une Composition indicible, elle en fait & procréé le principal Métal, sçavoir l'Or, en séparant d'icelui (par une parfaite Décoction) son Agent, sçavoir le Soufre: Qui est la cause pourquoi l'Or est plus parfait que tous les autres Métaux, pource que c'est la principale & dernière intention de Nature en leur procréation; ainsi que l'expérience nous certifie, quand elle ne la transmuë en meilleur. Et c'est la raison pourquoi l'Argent-vif se mêle mieux & plus aisément avec l'Or qu'avec tout autre Métal: pource que ce n'est rien qu'Argent-vif, décuit par son propre Soufre, & du tout séparé d'icelui par ladite Décoction. Or, tout ainsi que la séparation du Soufre est cause de la perfection de l'Or; de même aussi, à cause qu'il en demeure aux autres Métaux, ils

sont dits imparfaits. Et voilà la cause pour-
quoi l'Argent est moins parfait que l'Or;
& le Cuivre plus imparfait que l'Argent;
à sçavoir, par faute de Décoction; car par
elle seule, leur Agent (sçavoir le Sou-
fre) en est séparé.

En quoi est déclaré le plus grand &
principal Sécret de notre Science: Car
puisque'il faut qu'il ensuive Nature en ses
Opérations, il est nécessaire qu'avant que
parfaire notre divine Oeuvre, nous en sé-
parions son Agent, sçavoir le Soufre; ce
que tous les Philosophes ont caché en
leurs Ecrits, nous renvoyant aux Opé-
rations de Nature, lesquelles ne semble
avoir assez déclaré.

Mais afin que l'on connoisse parfaite-
ment en quoi notre Science peut ensuivre
les Opérations de Nature, il nous con-
vient déclarer la façon principale, & plus
coutûmière, dont elle use en la perfection
des Métaux. Nous avons déjà dit, Que
la perfection ou imperfection des Métaux
est causée par sa privation ou mixtion de
leur Agent, sçavoir du Soufre & avons
montré la première façon de laquelle Na-
ture use en composant le principal, & plus
parfait de tous, qui est l'Or. Mais, elle
a usé d'une autre, qui semble être diverse
de la première, combien que de vrai soient
toutes unes, si l'on considère la fin & vraie

intention de Nature; laquelle n'est autre que purger & nettoyer les Métaux de leur Soufre. Car ce qu'elle fait en la première façon, avec une parfaite Décoction, elle le fait en la seconde, par une continuelle & longue Digestion, digérant & purifiant les Métaux imparfaits peu à peu, tant qu'ils soient réduits en Or. Qu'il soit vrai, l'expérience nous montre qu'aux Mines de l'Argent, l'on trouve ordinairement du Plomb, & en aucunes l'on trouve les deux tellement mêlez ensemble, que ceux qui sont experts au fait des Mines, disent (après avoir découvert l'Argent, qui apparoît presque imparfait par faute de Digestion) qu'il les faut laisser ainsi, & refermer la Mine, afin que rien de la Matière subtile n'évaporât, par trente ou quarante ans, & que par ce moyen le tout sera parfait. Comme récite Albert le Grand avoir été fait en son temps au Royaume d'Esclavonie. Et moi j'ai ouï *affermer* le même à un Maître qui étoit grandement expert au fait des Mines. (1)

(1) BARBA, Directeur Général des Mines du Pérou, sous Charles-Quint, rapporte dans un Traité qu'il a composé sur la manière de travailler les Mines, qu'en ayant fait épui-

ser une d'Argent, il la fit remplir de ses Décombres & que vingt ans après, repassant dans le même endroit, il reconnut que cette Mine recombée, étoit presque aussi abondante que

C'est donc en cette seconde façon, que Nature tient pour parfaire les Métaux, que notre Art l'ensuit en ses Opérations; à sçavoir, en parfaissant les Métaux imparfaits par la privation de leur Soufre, lequel en est séparé par la Projection que nous faisons de cette divine Oeuvre sur iceux, quand ils sont fondus & les parfait en fin Or, par sa parfaite & exubérante Décoction, qu'elle a acquise par l'administration de notre Art.

Et tout ainsi que les diverses façons de quoi Nature use à la purification des Métaux, ne font point que nous trouvions diverses façons d'Or, (j'entens en perfection;) Aussi la diverse façon de quoi nous usons pour les faire sur terre, (qui est toute autre & différente des Opérations de Nature) ne fait point que notre Or & le Minéral soient en rien différens; attendu mêmement que nous usons de même Matière qu'elle use sous terre dedans les Mines. Ce que confirme Aristote au 9 de sa Métaphisique, disant: *Quand l'Agent & la Matière sont semblables, les Opérations sont toujourns semblables, encore que*

quand il l'avoit fait ouvrir la première fois, & qu'il l'avoit fait travailler de nouveau avec grand profit. Ce qui démontre que les Décombres de cette mê-

me Mine étoient chargez de *Parties Mercurielles & Sulfureuses*, que la Nature avoit achevé de conduire à la perfection de l'Argent.

les Moyens, pour les faire, soient divers. Car les Moyens & la Matière sont deux choses. Pource que si la Matière est une & du tout semblable, toutes les Opérations, qui semblent au commencement contraires, font enfin un même effet, comme témoigne le même Philosophe.

Or, qu'il soit vrai que notre Matière de laquelle nous usions pour parfaire les Métaux sur terre, soit du tout semblable à celle de quoi Nature use sous terre pour la procréation des Métaux, Géber en sa Somme dit: *Que notre Science ensuit Nature au plus près qu'il lui est possible.* Le même dit Hermès, Pythagoras, Senior, & plusieurs autres. Puis donc qu'elle ensuit Nature, il faut nécessairement confesser qu'elle use de semblable Matière; laquelle ne peut être qu'une seule & même en notre Science: Tout ainsi que nous avons assez montré ci-dessus, Qu'il n'y a qu'une seule Matière en Nature, laquelle Matière nous avons appelée Argent vif non pas en tant qu'il est seul, mais quand il est mêlé avec son propre Agent, qui est son vrai Soufre.

Cette même Matière donc que les Philosophes ont appelée Argent-vif animé, sera la vraie Matière de notre Science, pour parfaire notre Divine Oeuvre; vû qu'icelle même, sans autre, est la vraie

Matière de laquelle Nature use aux concavitez de la terre, & dedans les Mines, en la procréation des Métaux; comme nous avons assez montré ci-devant.

Or la raison pourquoi ils l'ont appellée *Argent-vif animé*, c'est pour montrer la différence qui est entre lui & l'*Argent-vif commun*, qui est demeuré tel, pource que Nature ne lui a pas adjoint son Agent propre. Tant s'en faut donc que l'*Argent-vif commun*, ni le Soufre commun soient la vraie Matière des Métaux, comme plusieurs ont fausement estimé. Et qu'il soit vrai, l'expérience nous témoigne que jamais on n'a trouvé l'*Argent-vif commun*, ni le Soufre commun mêlez ensemble dedans les Mines. Comment donc seroient-ils la vraie Matière des Métaux aux concaves de la Terre, & par conséquent de notre Science? Ainsi que témoigne Géber en sa Somme, quand il parle des Principes d'icelle. Lequel en un autre lieu dit très-bien: *Que notre Argent-vif n'est autre chose qu'une Eau visqueuse, épaissie par l'action de son Soufre Métallique.*

C'est notre vraie Matière, laquelle Nature a préparée à notre Art, (comme dit Valerandus Sylvensis) & l'a réduite en une Espèce certaine, aux vrais Philosophes connuë, sans la transmuier davantage de soi-même. Tant s'en faut donc que tou-

tes les Matières, que nous pourrions mêler ensemble, fûssent-elles Métalliques ou non, soient la vraie Matière de notre Science, attendu que Nature nous l'a déjà préparée: De sorte qu'il ne nous resté que deux choses, à sçavoir, purifier ladite Matière, & la parfaire & conjoindre par sa propre Décoction. C'est de cette Matière que Rasis a écrit au Livre des Préceptes: *Notre Mercure, dit-il, est le vrai Fondement de notre Science, duquel seul on tire & extrait les vraies Teintures des Métaux.* Alphidius a déclaré le même, quand il dit: *Regarde bien, mon Enfant, car toute l'Oeuvre des Sçavans Philosophes consiste au seul Argent-vif, qui est la raison pourquoi Hermès nous commande garder très-bien ce Mercure, lequel il appelle coagulé & caché dedans les Cabinets dorez.* De ce même Mercure a parlé Géber, où il dit, Liv. 2. Part. I. Chap. 7. *Loüé soit le Dieu Très-haut, qui a créé cet Argent vif, & lui a donné telle puissance, qu'il n'y en a point d'autre qui lui soit semblable, pour parfaire le vrai Magistère de notre Science.* Bref, il n'y a Auteur sçavant, qui ait écrit, qui ne soit de cette opinion.

Mais je sçai bien que les Opérateurs du jourd'hui me *taxeront*, disant: Comment est-ce que j'ose reprendre tant de

sçavans Personnages, qui nous ont précédé, lesquels nous ont laissé par écrit, non pas la Théorique seulement de notre Science, mais la pratique d'icelle? En laquelle ils nous apprennent de sublimer l'Argent-vif, qu'ils appellent Mercure, avec du Vitriol & du Sel; puis montrent comme il le faut revivifier avec de l'eau chaude, afin de le mêler avec de l'Or, qu'ils appellent Sol, & par ce moyen le dissoudre pour le fixer; afin de parfaire par ce moyen notre divine Oeuvre: Comme a écrit Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire, & Raimond Lulle en son Testament.

Mais afin que je les contente, leur déclarant leur ignorance, je ne veux qu'ensuire les mêmes Auteurs qu'ils m'allequent, les Ecrits desquels nous témoignent que toutes ces diverses Opérations, Distillations, Séparations d'Elémens, Réductions & autres semblables, n'ont été écrites par eux, que pour cacher & envelopper là-dessous la vraie Pratique de notre Science. Et qu'il soit vrai, après qu'Arnaud de Villeneuve nous a appris toutes ces diverses Opérations en sondit Rosaire, *Au dernier Chapitre qui est le 32.* il dit à la fin en Récapitulation: *Nous avons montré la vraie Pratique & vrai Moyen pour parfaire notre Divine Oeuvre; mais*
en

en paroles fort courtes, lesquelles sont assez prolixes pour ceux qui les entendront. Tant s'en faut donc, qu'en parlant de tant de diverses & longues Opérations, il ait toujours entendu parler de la vraie Préparation & Pratique de cette Divine Oeuvre. Le même nous témoigne la fin du Codicile de Raimond Lulle, quand il répond à ceux qui lui voudroient demander pourquoi il a écrit l'Art, puisqu'il a témoigné un peu auparavant, Qu'il ne se faut point attendre de parvenir à la vraie connoissance d'icelui, par la lecture des Livres: *Pour que, dit-il, le Lecteur fidelle soit introduit & habilité en la vraie connoissance de notre Divine Oeuvre; la Préparation de laquelle nous n'avons jamais déclarée au vrai.* Tant s'en faut donc que les grandes & diverses Préparations, qu'il a enseignées en ses Livres, soient la seule & unique Pratique, qui est requise pour parfaire notre Divine Oeuvre.

Il y en aura d'autres, qui seront plus sçavans, & me reprendront volontiers, disans: Pourquoi j'ai écrit que notre Divine Oeuvre est faite d'une seule Matière, à sçavoir du seul Vif-Argent animé, vû que Géber en sa Somme, au Chapitre de la Coagulation du Mercure, dit, *Qu'elle est extraite des Corps Métalliques préparez avec leur Arsenic.* Rosinus au contraire

dit: *Que c'est le vrai Soufre incombustible auquel notre Divine Oeuvre est faite.* Salomon, fils de David, témoigne le même, quand il dit: *Dieu a préféré à toutes les choses qui sont sous le Ciel notre vrai Soufre.* Pythagoras, en la Tourbe des Philosophes, a écrit, *Que notre Divine Oeuvre est parfaite quand les Soufres se conjoigne, l'un avec l'autre.* Par ainsi elle est faite de Soufre, & non d'Argent-vif: animé seulement.

Mais pour leur bien répondre & contenter leurs Esprits devoiez de la vraie voie; il faut leur *ramentevoir* ce que nous avons déclaré ci-devant, parlant de la Matière des Métaux, où nous avons montré comment Nature à ajoint l'Agent propre à l'Argent-vif dedans les Mines.

V. M E M B R E.

Divers noms de l'Oeuvre, de la Matière, & quelle elle est.

O R, pource que notre Divine Oeuvre n'a point de nom propre, les uns lui ont donné un nom, les autres un autre; tellement que Lilius a très-bien écrit: *Que notre Divine Oeuvre a autant de noms comme il y a de choses au Monde:* Voullant dire par là qu'elle a des noms infinis.

Car combien qu'elle soit toujours une même, faite d'une seule Matière; toutesfois; les Philosophes lui ont donné divers & variables noms, selon la diversité des Couleurs qui apparoissent en la Décoc-tion d'icelle.

Ainsi, ceux qui l'ont appelée Argent-vif animé, comme nous, ont considéré que notre première Matière, que les anciens Philosophes ont appelé *Cahos*, participe à son commencement, & est véritablement du tout semblable à la nature & matière de l'Argent vif, duquel Nature compose & parfait les Métaux aux concavités de la Terre; comme nous avons assez montré ci-dessus.

De même, ceux qui ont appelé notre Divine Oeuvre *Pierre Philosophale* (qui est le nom aujourd'hui le plus reçu de tous) ont eu égard à la fin de la Décoc-tion de notre Matière; pource qu'enfin elle est fixe, & ne s'envole point du feu; Pour raison qu'ils ont ce terme commun entr'eux, d'appeller Pierre, toutes choses qui ne se sont évaporées ni sublimées au feu.

D'autres ont inventé plusieurs autres noms, (les causant sur diverses raisons) lesquels seroient longues à reciter, comme dit Malvescindus: *Si nous appellons notre Matière Spirituelle, il est vrai: Si nous la*

disons Corporelle, ne mentons point: Si nous l'appellons Céleste, c'est son vrai nom: Si nous l'appellons Terrestre, nous parlons fort proprement. Déclarant assez par cela, que la variété des noms, que ceux qui nous ont précédé, ont donné à notre Divine Oeuvre, a été causée par diverses raisons, fondées sur la diversité des Couleurs & autres Opérations, qui apparoissent à sa Décoction.

Ainsi; ceux qui l'ont appelée *Soufre* (comme témoignent les autorités qu'on pourroit amener contre moi) ont regardé à la dernière Décoction, en laquelle notre Matière est fixe. Laquelle, tout ainsi qu'au commencement, monroit la vraie apparence d'Argent-vif; pource qu'elle étoit volatile; ainsi, enfin, est elle dite fixe. Et lors ce qui étoit au dedans inconnu (sçavoir les Parties fixes, que nous appellons Soufre) est fait manifeste par la continuelle & dernière Décoction, en laquelle il domine le volatil. Qui est la raison pourquoi notre Matière n'est plus appelée volatile; (j'entens de ceux qui considèrent la dernière Décoction) mais *Soufre fixe*, comme dit Arnaud de Ville-neuve en son grand Rosaire, quand il a parlé de la dernière Décoction de notre Divine Oeuvre: *C'est, dit-il, le vrai Soufre rouge, par lequel l'Argent-vif peut être parfait en fin Or.*

Par ainsi, nous pouvons justement & au vrai résoudre: *Que la Matière de laquelle nous composons notre Divine Oeuvre, n'est qu'une seule, du tout semblable à la Matière, de laquelle Nature use sous terre dedans les Mines, en la procréation des Métaux*, nonobstant les autorités que nous avons *amenées* ci-dessus au contraire, & toutes autres semblables. Car, comme dit Aristote, (& même l'expérience nous témoigne) la diversité des noms ne fait point la chose diverse.

VI. M E M B R E.

Déclaration les principaux Termes de la Science.

P Our mettre fin à notre Division, il nous reste déclarer les Termes de notre Science. J'entens déclarer; c'est-à-dire, conférer les Sentences des bons & principaux Auteurs, qui nous ont précédé. Lesquels usent entr'autres de quatre Termes, en parlant de la Composition de notre Divine Oeuvre; sçavoir de *Quatre Elémens*, du *parfait Levain*, du *vrai Venin*, & du *parfait Coagule*, qu'ils ont autrement appelé *Le Mâle*, le comparant aux Femelles, comme il comparent leurs Caille ou Coagule au simple Lait.

Afin donc de bien déclarer qu'est-ce qu'ils entendent par *quatre Elémens*, il nous faut sçavoir ce que tous les Philosophes Naturels ont déclaré touchant la première Matière, qu'ils appellent *Cahos* en laquelle ils ont dit que tous les quatre Elémens étoient confus; mais par leur contrariété, chacun en démontrant ses actions, se nous est manifesté. Qui est la raison pourquoi Alexandre a écrit en son Epitre: *Que tout ce qui se démontre à nos Anciens être de qualité chaude, ils l'ont appelé Feu. Ce qui étoit sec & coagulé, Terre: Ce qui étoit humide & labile, Eau: Et ce qui étoit froid & subtil-venteux, ils l'ont appelé Air.* Desquels les deux sont enclos dans les deux autres, comme dit Rasis au Livre des Préceptes: *Tous Composez sont faits des quatre Elémens, les deux cachez dans les deux autres apparens: sçavoir, l'Air au dedans de l'Eau, & le Feu au dedans de la Terre*, comme nous avons dit ci-devant. Toutesfois pource que les deux enclos, sçavoir l'Air & le Feu, ne peuvent montrer leurs actions sans les autres deux; ils les ont appellez *les deux Elémens débiles*, & les autres deux *les forts*: Ce qui est la cause pourquoi ils disent que les composez sont parfaits, quand l'humide & le Sec (sçavoir l'Eau & la Terre) sont conjoints également par l'aide de Na-

ture, avec le froid & le chaud; c'est-à-dire avec l'Air & le Feu. Ce qui se fait par la conversion de l'un en l'autre. Parquoi Alexandre, au Livre de ses Secrets, dit: *Si tu convertis les Elemens l'un en l'autre, tu trouveras ce que tu cherches*. Laquelle Sentence il nous faut bien déclarer, pource qu'icelle bien entenduë, nous montre comme au doigt la vraie Matière & parfaite Pratique de notre Science.

Mais pour le bien entendre, il nous faut parler un peu plus proprement des quatre Elémens, & de la nature d'iceux, en tant qu'ils sont nécessaires en la Composition de notre Divine Oeuvre. Hermès quand il en parle, dit: *Que de notre Terre sont créés tous les autres Elémens*. Au contraire, Alphidius dit: *Que l'Eau est le principal Elément, de laquelle tous les autres Elémens, requis à la Composition de notre Divine Oeuvre sont créés*. En quoi il n'y a point de contradiction, comme il semble, pource qu'au commencement de la procréation de notre Divine Oeuvre, il n'apparoît rien qu'Eau, laquelle les Philosophes ont appelé *Eau Mercuriale*. Et d'icelle est procréée la Terre, lorsqu'elle est époissie par la Conjonction & Décoction supernaturelle, sans laquelle elle nous est inutile. Hermès donc a fort bien dit, Que de la Terre sortent les autres Elémens,

pource qu'en la seconde Opération, elle seule montre ses qualités, comme l'Eau les montrait au commencement. Ce qui a fait écrire à Alphidius, à Valerandus, & aux autres, Qu'elle étoit le principal Elément en la Composition de notre Divine Oeuvre. Et ce sont ces deux Elémens, que les Philosophes ont commandé connoître avant s'entremettre de travailler, comme dit Rasis au Livre des Lumières; *Avant, dit-il, que commencer, il faut bien connoître la nature & qualité de l'Eau & de la Terre, pource qu'en ces deux sont compris les quatre Elémens: Autrement le Volatil emportera le Fixe; & par ainsi notre Science nous sera inutile.* Qui est la raison pourquoi il nous est commandé *convertir les quatre Elémens*, afin que notre Divine Oeuvre soit bien qualifiée & finalement faite fixe, pour pouvoir résister à toute violence de Feu, corruption de l'Air, rouillure de la Terre, gâtement & pourriture de l'Eau, ni plus ni moins que l'Or minéral, pour raison de sa grande perfection.

Laquelle *Conversion d'Elémens* n'est autre chose, comme dit Raimond Lulle, *Que faire la Terre, qui est fixe, volatile & l'Eau, qui est humide & volatile, la faire sèche & fixe.* Ce qui se fait par notre continuelle Décoction dedans notre Vaisseau,

seau, sans jamais l'ouvrir, de peur que nos Elémens ne soient gâtez, & qu'ils ne s'envolent en fumée. Cela même témoignent les Ecrits de Rasis & d'autres divers Philosophes, quand ils disent, *Que la vraie Séparation & Conjonction des quatre Elémens fait dedans notre Vaisseau, sans y toucher des mains & des pieds: Pource, disent-ils, que notre Pierre se Dissout, se Coagule, se Lave, se Purge, se Blanchit, & Rougit soi-même, sans y mêler chose quelconque d'étrange.* Arnaud de Villeneuve est de cette même opinion en son grand Rosaire, où il dit en peu de paroles: *Il ne faut se peiner à tuer l'Eau; c'est-à-dire la fixer, car si elle est morte, tous les autres Elémens sont tuez, c'est-à-dire fixez.* Tant s'en faut que la fausse & sophistique Séparation, que font les Opérateurs du jourd'hui des quatre Elémens, comme ils disent, soit bien fondée sur ces Ecrits; moins sur les Sentences de tous les Philosophes, qui défendent nommément de ne gâter point les *Simples* en leur préparation; pource, disent-ils, *Qu'il est impossible à l'Art bailler les premières Formes.* Or est-il tout résolu que les quatre Elémens ne pourroient être composez, sans les détruire. Parquoi il n'est besoin user de cette sophistique & fausse Séparation d'Elémens, pour la Composition de notre

Divine Oeuvre. Et qu'il soit vrai que telle Séparation soit fausse, il a été assez prouvé ci-devant, que les deux Elémens sont enclos dedans les deux autres. Tant s'en faut donc que nous puissions connoître la parfaite Séparation d'iceux, moins leur vraie & dûë Conjonction. Et puis l'expérience nous montre, comme a très-bien écrit Valerandus: *Que les Elémens, qu'ils disent avoir séparés, ne participent en rien de la Nature des vrais Elémens; témoin leur Huile, qu'ils appellent Air, lequel mouïlle tout ce qu'il touche, contre le vrai naturel de l'Air.* Parquoi il me suffit avoir montré ceci de la nature & qualité des Elémens, & Conversion d'iceux, qui est requise en notre Science, pour découvrir l'ignorance des Opérateurs d'aujourd'hui, & introduire les vrais Enfans de la Science à la connoissance d'iceux.

Continuant donc notre dernière Division, nous déclarerons qu'est-ce que les Philosophes ont entendu par ce terme *Levain ou Ferment*: Disant, qu'ils l'ont pris en deux significations; en usant de la première, quand ils comparent notre Divine Oeuvre aux Métaux. Pource que tout ainsi qu'un peu de Levain énaigrir, & convertit beaucoup de pâte à sa nature; ainsi notre Divine Oeuvre convertit les Métaux à sa nature, & pource qu'elle est

Or, elle les convertit en Or. Mais parce qu'ils n'en ont guères usé en cette signification (car il n'y a point de difficulté) nous parlerons de la seconde, en laquelle gît toute la difficulté de notre Science. Car ils entendent, par ce terme, *Levain*, le vrai Corps & vraie Matière, qui parfait notre Divine Oeuvre; lequel est inconnu aux yeux, mais le faut connoître d'entendement. Car au commencement notre Matière apparoit volatile (comme nous avons assez déclaré ci-devant) laquelle il nous faut conjoindre avec son propre Corps, afin que par ce moyen il retienne l'Ame, laquelle par le moyen de cette Conjonction (faite moyennant l'Esprit) montre ses divines Opérations en notre Divine Oeuvre. Comme est écrit en la Tourbe des Philosophes, où il en dit, *Que le Corps a plus grande force que ses deux Frères*, qu'ils appellent *Esprit & Ame*: Non pas qu'ils l'entendent, ainsi qu'a déclaré Aristote & les autres Philosophes, (ce qui est grandement notable:) Mais ils appellent *Corps* tout simple qui de son propre naturel peut soutenir le feu, sans aucune diminution; qu'ils appellent autrement *Fixe*. Et ont appelé *Ame*, tout simple qui est volatil de soi, ayant puissance d'emporter quant & soi le Corps de dessus le feu; qu'ils l'appellent autrement *Vo-*

latil. Appellant *Esprit*, celui qui a la puissance de retenir le Corps & l'Ame & les Conjoindre tellement ensemble, qu'ils ne puissent être séparés, soient-ils faits parfaits ou imparfaits. Combien que de vrai, en notre Divine Oeuvre, n'entre rien de nouveau au commencement (j'entens après sa première Préparation,) ni au milieu, moins à la fin. Mais les Philosophes, selon divers respects & diverses considérations, ont appelé une même chose Corps, Ame & Esprit, comme nous avons assez déclaré ci devant.

Ainsi, quand au commencement notre Matière étoit volatile, ils l'ont appelée Ame, pource qu'elle emportoit quant & soi le Corps. Mais quand ce qui étoit *Caché*, a été fait *Manifeste* en notre Décoction; lors le Corps a démontré ses forces par le moyen de l'Esprit; c'est-à-dire, a retenu l'Ame; & la réduisant à sa propre nature (qui est d'être faite Or) l'a fait Fixe par sa puissance, étant aidée par notre Art.

En quoi est déclaré la vrai interprétation de ce que Hermès a écrit: *Que nulle Teinture ne se fait sans la Pierre rouge*. Car, comme dit Rosinus: *Notre vrai Soleil apparoît blanc & imparfait en notre Décoction, & est parfait en la Couleur rouge*. Et c'est le Levain, duquel a parlé

Arnaud de Villeneuve en son Grand Rosaire, lequel se montre en ces deux Couleurs, sans jamais y toucher ni mêler rien dans notre Matière, comme l'on pourroit penser par ses Ecrits. Qu'il soit vrai, Anaxagoras dit: *Que leur Soleil est rouge & ardent, lequel est conjoint avec l'Ame qui est blanche, & de la nature de la Lune, par le moyen de l'Esprit.* Combien que de vrai le tout ne soit qu'Argent-vif des Philosophes. Cela même déclare Morien, disant: *Qu'il n'est possible parvenir à la perfection de notre Science, jusqu'à ce que la Lune soit conjointe avec le Soleil, sans lequel notre Science nous est inutile;* comme dit Hermès, & tous les Philosophes. Par ainsi donc il appert, comme il faut entendre ce que dit Rasis, au Livre des Lumières: *Le Serviteur rouge a épousé la Femme blanche, à la fin de la perfection de notre Divine Oeuvre.* Ensemble ce que dit Lilius: *Que la vraie union du Corps & de l'Ame est faite en la Couleur blanche & rouge par un Moyen.* Ce qui se fait en certain temps par l'aide de notre Décoc-tion, laquelle il faut gouverner tellement que notre Matière n'en soit point gâtée; parce qu'ainsi qu'il est écrit en la Tourbe: *Le profit & le dommage de notre Divine Oeuvre provient de l'administration du feu.*

Parquoi je conseillerai, avec Rasis, que

personne ne s'entremette de pratiquer en notre Science, que premièrement il ne connoisse tous & chacuns les Régimes du feu, qui sont requis à la Composition de notre divine Oeuvre, pource qu'ils sont grandement divers: Autrement le tiers Terme, qu'ils appellent le *Venin*, lui sera appliqué. Ce qui advient en la seconde Opération, comme nous avons dit ci-devant. Non pas que pour cela il faille mettre aucune chose venimeuse en notre Matière, moins de la Thériaque, ni autre chose étrange, comme aucuns ont pensé, s'arrêtans à l'apparence de la lettre: Mais faut être soigneux & vigilans pour ne perdre point la propre heure de la naissance de notre Eau Mercuriale, afin de lui conjoindre son propre Corps, que nous avons ci devant appelé *Levain*, & maintenant l'appellons *Venin*, pour deux raisons: L'une, quant à nous, pour ce que tout ainsi que le Venin n'apporte rien au Corps humain que dommage; ainsi, si nous failons à le conjoindre à son heure déterminée, ne nous apporte que dommage; comme nous avons déclaré ci-dessus. Par même ou semblable raison il est dit Venin, quant à notre Mercure, que nous appelons Eau mercuriale, pource qu'il le tuë & fixe. En quoi il est déclaré la vraie interprétation de ce qu'Hamec a écrit, di-

sant: *Quand notre Matière est parvenuë à son terme, elle est conjointe avec son Venin, mortifère*, Ensemble de ce que dit Rosinus: *Que ce Venin est de grand prix*; Hally, Morien, & tous les autres ont témoigné le semblable. Et quant à ce qu'ils l'appellent *Thériaque*, c'est par même comparaison, comme dit le même Morien; car ce que la Thériaque fait au Corps humain, notre Thériaque le fait au Corps des Métaux. Combien que ce qu'ils en ont écrit se puisse *adapter* à la Conjonction du parfait Levain, quand elle est faite sur l'heure déterminée; pource que par icelle notre divine Oeuvre est parfaite. Telles & semblables autorités donc se doivent entendre selon le sens *allégorique*, & non pas selon l'apparence de la lettre, comme plusieurs ont faussement estimé.

Semblable est l'interprétation du dernier Terme, qui est le plus usité de tous, & le plus mal entendu. Car la plûpart l'entendent de notre divine Oeuvre, quand elle est parfaite. Disans, que tout ainsi qu'un peu de *Caille* ou *Coagule* congèle beaucoup de Lait, ainsi un peu de notre Matière jetée sur l'Argent vif, le congèle & le réduit à sa propre nature. Mais c'est s'éloigner grandement de la vérité. Car ils concluënt par-là que notre Matière ne pourroit être comparée aux Métaux,

pource qu'ils sont déjà congelez. Par quoi il faut entendre que quand notre Mercure *apparoît simple*, il est labile, lequel les Philosophes ont appelle *Lait*, appellans son *Caillé* ou *Coagule*, ce que nous avons ci-dessus appellé *Levain, Venin, & Thériaque*. Pource que tout ainsi que le Cailé n'est en rien différent du Lait, que d'un peu de Décoction: Ainsi notre Coagule n'est en rien différent de notre Mercure, que par la Décoction qu'il a acquise auparavant. Qui est le grand & *supernaturel* Secret, qui a causé & émeu les Philosophes d'appeller notre Science Divine, pource que tout Sens humain & raisons humaines y défont, comme nous avons déclaré ci-devant. Et c'est ce Coagule qu'Hermès appelle *la Fleur de l'Or*, duquel les Philosophes entendent parler, quand ils disent, *Qu'en la Congélation de l'Esprit est faite la vraie Dissolution du Corps; & du contraire, en la Dissolution du Corps est faite la vraie Congélation de l'Esprit*. Pource que par son moyen le tout est parfait, comme dit Senior: *Lors que j'ai vû que notre Eau, (c'est-à-dire notre Mercure,) se Congeloit soi-même; j'ai cru fermement que notre science étoit véritable*. Par cette même raison Alexandre a écrit, *Qu'il n'y a rien de crée en notre Science, que ce qui est fait de Mâle & de Fémelle*: Appellant notre

Coagule le Mâle, pource qu'il agit, & que tous les Philosophes ont attribué l'action au Mâle, & la passion à la Femme; appellant notre Mercure Fémelle, pource que ledit Coagule agit & montre sa puissance sur lui. Qui est la raison pourquoi ils ont écrit que la Femme a des aîles, pource que notre simple Mercure est volatil; lequel est retenu par sondit Coagule. Ce qui leur a fait écrire: *Qu'il nous faut faire monter la Fémelle sur le Mâle, & puis le Mâle sur la Fémelle*: Entendant le même, quand ils disent en la Tourbe des Philosophes: *Qu'il faut honorer notre Roi & la Reine sa Femme, & nous garder bien de les brûler*; c'est-à-dire, de hâter notre Décoction. Car comme dit Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire, *La principale faute en notre divine Oeuvre, est la soudaine Décoction,*

Semblables & variables Termes ont écrit les anciens Philosophes en leurs Livres: Mais pource que ceux-ci sont les principaux, je mettrai fin à la Déclaration d'iceux, pource qu'iceux bien entendus la vraie Matière est connuë; & par ainsi tous les Livres nous sont déclarez & faits faciles, comme dit le bon Trévisan.

Par quoi je conclurai avec tous les Auteurs les, Escrits desquels j'ai rédigé au meilleur ordre qu'il m'a été possible: *Qu'il*

n'y a qu'une seule Matière, de laquelle notre Divine Oeuvre est faite; laquelle est composée de seul simple Mercure, que les Philosophes ont appelé en propres termes & sans aucun équivoque, Eau Mercuriale, a Coagulée par l'action de son propre Soufre; qu'Hermès a appelé fort proprement la Fleur de l'Or; ayant acquis par notre longue & continuelle Décoction une perfection si grande & excellente, qu'elle peut parfaire tous Corps Métalliques imparfaits, étant conjointe avec eux par sa projection, les convertissant en fin Or tel que le minéral, pour diverses raisons, que nous avons ci devant déduites; par lesquelles il est assez déclaré pourquoi les Métaux imparfaits sont parfaits par icelle. Car d'autant qu'il n'y a Simples au monde différens en tout, & contraires en qualités, qui puissent être conjoints & mêlez parfaitement ensemble; notre divine Oeuvre, pour être faite du seul Argent-vif animé, se peut endurer d'être mêlée avec le Soufre, qui est demeuré aux Métaux par faute de digestion; comme nous avons montré ci-dessus. Mais elle, étant toute-puissante & parfaite en très-grande digestion sépare ledit Soufre des Métaux, & parfait l'Argent-vif qui reste en iceux en fin Or. Qu'il soit vrai, l'expérience nous le montre; Car quand nous faisons projec-

tion d'icelle sur de l'Argent-vif commun, nous le trouvons presque tout converti en Or: Ce qui advient du contraire sur les Métaux; car d'un Marc d'aucuns d'iceux ne s'en recouvre point six Onces. Mais tant plus sont *décuits*, tant moins se diminuent, pour la même raison.

Parquoi, pour continuer mon petit Opuscule, je mettrai fin à la Seconde Partie, & commencerai la Tierce & dernière en laquelle je montrerai la vraie & parfaite Pratique de notre Science sous diverses Allégories; lesquelles notre bon Dieu manifestera, s'il lui plaît, à ses vrais fidelles & parfaits Amateurs d'icelle, qui se peineront à la lecture de mes Ecrits, la vraie intelligence desquels il leur déclarera par son S. Esprit, pour en user à l'honneur de notre cher Seigneur, Frère & vrai Rédempteur Jesus-Christ; auquel soit louange & gloire aux Siècles des Siècles. Ainsi soit-il.

TROISIEME PARTIE

*En laquelle la Pratique est montrée
sous Allégorie.*

L Es Philosophes & vrais Cosmographes ont laissé par écrit, Que la Terre, qui est aujourd'hui habitable, est divisée en

trois Parties principales; sçavoir, en l'Asie, l'Afrique & l'Europe, qu'ils ont dit être sous quatre régions; sous l'Orient & Occident, sous le Midi & Septentrion (1). Lésquelles sont *régies* & gouvernées par divers Empereurs, Rois, Princes, & grands Seigneurs; chacun desquels a diverses & variables choses en grande recommandation, tant pour la rareté d'icelles que pour la valeur & *singularité* qu'ils y ont trouvé: Laquelle n'a point eu si grand crédit en leur endroit, comme la première; ainsi que l'expérience m'a témoigné, lors que j'étois voyageant par diverses Contrées. Car la *part* ou la *fréquence* des Gens de sçavoir étoit fort grande, je vis à mon très-grand regret & dommage, les Gens sçavans fort pauvres & grandement reculez, & les Ignorans riches & avancez en toute sorte. Mais ou la *faute* & rareté des Gens de sçavoir étoit grande, l'Ignorance y règnoit; tellement que la plupart & presque tous n'étoient que Gens ignares & mal appris: Là, dis-je, étoient les Gens sçavans en fort bonne opinion de tous, & favorisez des plus Grands.

(1) L'Amérique ayant été découverte en 1492. par Americ Vespuce, & la Conquête en ayant été commencée dès 1497, par Christophe Colomb, il est éton-

nant que Zachaire, qui n'a écrit que vers le milieu du quinzième Siècle rapporte ici que la Terre n'est divisée qu'en trois Parties, l'Asie, l'Afrique & l'Europe.

Ainsi, la faute des richesses des Mines, desquelles l'Or nous est communiqué, ensemble tous les autres Métaux, à cause qu'aucun d'iceux a été, & sera à l'avenir, en grande estime en la plus grande partie desdites Régions; comme l'abondance d'icelui a fait aux autres Régions; qu'il a été & sera toujours méprisé des grands Seigneurs d'icelles: Au lieu qu'ils ont en grande estime les choses qui sont de peu de valeur, voire de néant qui n'ont rien de parfait *fors* la seule apparence; laquelle a toujours ébloüi les yeux, les empêchant de connoître les choses grandes & parfaites. Lesquelles se fâchant de leur façon de faire (comme font volontiers les Gens sçavans, quand ils voyent que les Ignorans leur sont préférez) se retirent ailleurs, délibérez de montrer leur sçavoir & puissance (1).

Or étoient ces Régions (comme une partie du Monde est aujourd'hui) gouvernées par un, qui les rangea & renforça de telle façon, avec une si grande diligence,

(1) Ce discours semble rouler sur le mépris que les Grands de la Cour du Roi de Navarre avoient fait de la Science de Zachaire, qui n'étoit pas encore Adepté, quand il se rendit à Pau. Il roule peut-être aussi sur les importu-

nes sollicitations, que ses Parens & ses Amis, peu versez dans la Philosophie Hermétique, lui faisoient pour l'engager à quitter les travaux chimiques, & à se pourvoir d'une Charge Judicature.

qu'il se fit accroire qu'avant de vouloir cesser, le reste du Monde, lui seroit assujetti par l'aide & faveur de ses Compagnies, & principalement par le conseil de son fidelle Pourvoyeur. Mais pendant qu'il étoit en ces délibérations, il s'accompagna de divers & non féaux Etrangers, lesquels desirant & s'attendant d'être très-bien reçûs, & mieux récompensez des Empereurs, Rois & autres grands Princes, (comme sont les Espions (1) d'aujourd'hui) se retirèrent devers eux, pour leur découvrir ce qu'ils avoient pû apprendre de l'entreprise de ce bon Gouverneur. De laquelle ils ne tinrent aucun conte, se faisant accroire qu'il n'y avoit Puissance terrienne,

(1) Par les Espions, qui viennent avertir les Rois, les Princes & les grands Seigneurs du dessein que le bon Gouverneur forme de les subjuguier par le conseil de son Pourvoyeur, Zachaire entend, je crois, parler des sophistes, qui, par les promesses qu'ils font non pas à des Puissances effectives, mais sous cette fiction, à des Personnes riches & avares, de leur faire faire autant d'Or & d'Argent qu'ils peuvent en souhaiter, les engagent, sur cette vaine espérance, dans les Entreprises au-dessus de leurs forces, & dans lesquelles

ils ne manquent point de succomber. Ce qui justifiera bientôt la conduite de notre Empereur parabolique, qui n'est avec tous les Princes & grands seigneurs, ses Alliez, que l'Emblème des Soufres arsenicaux & des Matières hétérogènes, qui empêchent les Principes matériels du Mercure Philosophique de se conjoindre radicalement, leur Conjonction ne pouvant se faire que par le secours des Colombes de Diane, & c'est cette Conjonction, si difficile à faire, que les Philosophes appellent le Travail d'Hercule.

qui pût résister à la leur; tant s'en falloit que l'entreprise dudit Gouverneur leur fût redoutable.

Parquoi, lorsqu'il ne se parloit en leurs Cours & grands Palais, que de rire, de chanter, de mener l'amour, fréquenter ordinairement les festins, entreprendre des mommeries, picquer Chevaux, dresser Tournois pour combattre pour les couleurs & faveurs des Dames, jouer à la paume, aller à l'Assemblée, priser les Flatteurs, Causeurs & Rapporteurs envieillis, se moquer des pauvres Gens sçavans, les appellans par mocquerie Philosophes (qui est le titre bien convenant aujourd'hui à peu de Gens; mais tel que les grands Monarques ne l'ont point dédaigné anciennement, & encore ne feroient pas ceux du jourd'hui, s'ils étoient bien conseillez) lors, dis-je, ce bon Prince tout chenu, accompagné de ses bonnes Compagnies, & fidelle Pourvoyeur, fit battre aux champs, & avoit déjà assiégé une des principales Ville de l'Empire, quand l'Empereur fit assembler son Camp, accompagné de plusieurs Rois & grands Seigneurs, lesquels tous ensemble le vinrent trouver. De sorte qu'ils lui firent abandonner le Siège bientôt après qu'ils furent arrivez. Et non sans cause pource que son fidelle Pourvoyeur le fâchoit ordinairement, le voulant faire

retirer dans quelque Fort, qui fût digne de lui; où il n'endurât pas si grand chaud. Et puis outre le secours que ceux de dedans la Ville leur donnoient (faisans journellement de grandes & vaillantes Sorties sur les Compagnies de ce bon Prince.) L'Empereur étoit accompagné de cinquante mille Hommes de pied & de six mille Chevaux, comme l'on disoit, sans conter force Noblesse & grands Seigneurs, qui suivoient sa Cornette; étant renforcez d'un grand nombre d'Artillerie qui faisoit merveille de bien tirer,

Parquoi ce bon Prince, après avoir assemblé le Conseil de toutes ses Compagnies, qui s'accordoient au bon avis de son fidelle Pourvoyeur, leva le Siège de devant ladite Ville (aussi étoit-elle défenduë d'un Fort, qui étoit en partie de fer) se retirant le mieux qu'il pouvoit, & avec le meilleur ordre qu'il lui fut possible de garder, pource qu'il se sentoit encore foible. Qui fut la cause qu'il laissa au derrière sur la queue, par le conseil de son dit Pourvoyeur, des plus vaillantes Compagnies qu'il avoit, pour entretenir toujours l'escarmouche avec les Gens de l'Empereur, qui le suivoient de près; pour garder & deffendre par ce moyen son Arrière-Garde, qui étoit foible, n'eût été un Ruisseau, qui lui fut favorable, Lesquelles
Compagnies

Compagnies firent si bien leur devoir, qu'il n'y en eut aucunes des autres qui fûssent *occises*, encore qu'elles eussent bien des affaires; même il y en eut quelques-unes d'abbatuës, qui furent relevées par la prouesse & vaillantise des autres.

Mais l'écheveau ne se démêla pas ainsi: Car le lendemain, l'Empereur suivit de si près ce bon Prince avec tout son Camp, qu'il fut contraint (suivant en cela le bon conseil de son fidelle Pourvoyeur) gagner un Fort, qui a toûjours été estimé, imprénable; pource qu'il étoit tout rond & assis sur un *Cerceau*, entouré de murailles, où il recevoit tant de Vivres & Munitions qu'il vouloit d'une forte Tour, qui étoit tout joignant, laquelle étoit pourvûë de tout ce qu'il avoit besoin, par le moyen d'un seul Homme, sçavoir dudit Pourvoyeur (1); sans que personne s'en print garde, non plus que le Sultan Soliman, ni ses Gens, souloient faire de l'avitaillement, qu'on faisoit ordinairement à Napoli de

(1) Le Pourvoyeur, c'est l'Artiste: Le Gouverneur, c'est le Soufre Solaire, conjoint avec le Mercure Philosophique: le Fort imprénable entouré de murailles, c'est le Matras de Verre, dans lequel l'Artiste entretient sa Matière, après qu'il l'a préparée dans le

premier Oeuvre: La Tour par laquelle se reçoivent les Vivres & les Munitions c'est l'Athanor, dans lequel l'Artiste jette du Charbon pour entretenir une chaleur continuelle, qui est comme la nourriture de l'Elixir durant le second Oeuvre.

Romanie, par dessous une Roche, quand il la tint assiégée vingt ans durant ou davantage.

Or ce bon Prince logea à l'environ de cette Tour toutes ses Compagnies, se logeant dedans le Corps du Château, en une belle petite Chambre bien entournée & garnie de toutes choses requises à la commodité d'une Chambre, qui fût digne d'un si grand Seigneur. Et entr'autres elle étoit enrichie d'un beau Cabinet grandement excellent, semblable en partie à ceux qu'on voit en la Duché de Lorraine; duquel il ne bougea, tant qu'il demeura dedans ledit Château, jusqu'à la fin du Siège, pour le grand & singulier plaisir qu'il regardoit par quatre fenêtres, sans bouger de là, par lesquelles il voyoit la contenance de ses Ennemis, lesquels ne lui pouvoient en rien nuire; pource que sa principale porte étoit fermée; tellement qu'il n'y avoit personne qui la scût ou pût ouvrir, fors son principal & fidelle Pourvoyeur, qui donna tel ordre, que rien ne leur fallût durant un an, que l'Empereur le tint assiégé. (1) Lequel lui donna di-

(1) Le Cabinet, dans lequel le bon Gouverneur demeure jusqu'à la fin du Siège, c'est le Matras de Verre ou Oeuf Philosophique, dont nous venons de

parler. Zachaire, mieux qu'aucun autre Philosophe, en présente à l'imagination de son Lecteur une peinture très-exacte.

vers assauts du commencement par l'aide & faveur des grands Seigneurs qu'il avoit *quant & lui*. Ce qui contraignit ce bon Prince (qui avoit déjà été rudement assailli) de *partir* toutes ses Compagnies en cinq Enseignes Colonelles, (1) afin que chacune fît la garde par rang, & soutînt les assauts qui se présentoient durant leur Quartier. Et afin qu'il resistât à la force & ennui que l'Empereur lui faisoit ordinairement, étant conseillé de ceux qui étoient auprès de lui. Car ils lui disoient: Si nous le laissons ainsi, il aura juste occasion pour se mocquer de Nous; lui même qui a été en notre puissance d'autres fois, attendu qu'il dit s'en être retiré par le mauvais traitement qu'il y a reçû. Ce qui lui causera juste occasion de vengeance sur nous & les nôtres, s'ils peut une fois sortir d'ici.

Tels & semblables propos fûrent cause que l'Empereur se délibéra l'avoir par famine, & cependant le fâcher ordinairement par divers assauts. Mais pource que l'Hi-

(1) Les cinq Enseignes colonelles, sont les cinq Métaux imparfaits, qui soutiennent les intérêts du composé Philosophique, pendant qu'il passe par les Régimes d'un feu gradué, dans l'espérance qu'après que l'Artiste l'aura élevé

au degré de plus que perfection, & qu'il sera devenu un Or propre à communiquer une Teinture aurifique, il leur fera part de sa nouvelle perfection, & les convertira en sa propre nature d'Or.

ver s'approchoit, il se retira avec une partie de l'Armée, laissant le reste au devant du Château, sous la charge d'un grand Seigneur, qui l'avoit suivi à ce voyage: Lequel ne *chomma* point; de sorte qu'il ne passoit guère de jour, qu'ils ne vinsent à l'assaut jusqu'au combat de la main. Car de Sorties ceux de dedans n'en faisoient point, pource que leur Prince l'avoit défendu: Lequel étant averti par son fidelle Pourvoyeur de l'ordonnance que l'Empereur avoit fait à son *partement*, (1) qu'on ne levât le Siège de là devant, qu'un an entier ne fût passé; ou qu'il ne fût rendu, ordonna tant pour la conservation de sa Personne, que pour l'avancement de son Règne, que chacune desdites Enseignes Colonelles lui apporteroit, durant son Quartier, une Enseigne, qu'elle auroit conquise aux assauts sur ses Ennemis; autrement elles auroient sa *male grace*. Mais s'il venoit que par leur dili-

(1) Zachaire marque ici le temps qu'il a employé à faire la Pierre des Philosophes; mais il est à supposer, comme les Sçavans le pensent qu'il avoit son Mercure tout préparé, & cela paroît d'autant plus vrai-semblable, que la guerre que l'Empereur fait au bon Gouverneur, désigne le temps qu'il a mis à

faire le premier Oeuvre, & que le temps du second Oeuvre est désigné par l'Année que le Siège doit être continué devant le Fort; c'est-à-dire, le temps que l'Artiste doit employer à faire passer par les Régimes, son Composé Philosophique, & l'exhalter jusqu'au *Rouge* parfait.

gence & hardiesse, elles accomplissent ses commandemens, il les assura que lui-même, étant aidé de son fidelle Pourvoyeur, gagneroit l'Enseigne Colonelle des Ennemis, y dût-il employer sa vie, & leur feroit telle part du butin, qu'elles porteroient sa propre & naturelle Enseigne, & seroient par ce moyen plus riches que pas un de tous ceux qui l'avoient assiégé. (1) Si cette Ordonnance fut agréable à ces bonnes Compagnies, qui ne désiroient autre chose que voir leur Prince grand, pour en pouvoir augmenter; l'expérience qui s'en ensuivit en a rendu certain témoignage. Car avant que leur terme passât, on lui apporta les Enseignes qu'il avoit de

(1) Par les Enseignes des Ennemis que le bon Gouverneur veut, sur peine de sa disgrâce, que ses propres Enseignes gagnent chacune durant son Quartier, nous devons entendre les Couleurs par lesquelles le Composé Philosophique passe sous le Régime de chaque Planette, comme la *Noire* sous les Régimes de Mercure & de Saturne, la *Grise*, sous le Régime de Jupiter, la *Blanche*, sous le Régime de la Lune, la *Verte* sous le Régime de Vénus, & la *Citrine* sous le Régime de Mars. Pour lui, il promet

d'emporter l'Enseigne Colonelle de ses Ennemis par l'aide de son fidelle Pourvoyeur, c'est-à-dire, qu'en passant du Régime de Mars à celui du Soleil, il remporte par le travail de l'Artiste la victoire sur ce qui l'empêchoit d'obtenir par le secours de l'Art une Teinture exubérante pour communiquer la perfection de l'Or aux Métaux imparfaits, en séparant de leur Mercure Principe les Soufres adustibles & les superfluités impures, qui ont détourné la Nature d'en faire des Métaux parfaits.

mandées, moyennant le bon ordre que son fidelle Pourvoyeur y donna, par la duplication du Cercle qu'un grand Prince de France (voire admirable par son sçavoir) lui avoit appris.

Or, la première Enseigne étoit Pisto- liers Allemans, La seconde étoit sémée de diverses couleurs de l'Amie, que l'Amant avoit portée à l'assaut. La tierce appro- choit grandement de semblance à la Cor- nette du Roi François. Et la quatrième étoit celle même enrichie d'un beau & grand Croissant. La cinquième étoit gran- dement semblable à l'Enseigne Colonelle de l'Empereur, laquelle anima tellement le coeur de ce bon Prince, que lui-même s'en alla le lendemain sur la brèche, où il fut long-temps, ayant toujourns près de lui son fidelle Pourvoyeur, qui étoit gran- dement soigneux de ses affaires: Et là en- dura une peine indicible, & même grand chaud, qui le fâchoit fort. Mais, enfin, il tint promesse à ses Compagnies, & gagna la propre Enseigne Colonelle de l'Empereur. (1)

(1) Tous les Régimes. dont nous venons de parler, sont marquez ici, principalement le Régime du Soleil, par la chaleur excessive qu'y endure le bon Gouverneur; l'Artiste, pendant ce dernier Régi-

me, poussant le feu à son quatrième degré, avec la précaution néanmoins de ne pas le pousser jusqu'à faire casser le Matras, dans lequel est le Composé parvenu au Rouge.

Parquoi, après avoir été bien nettoyé & rafraîchi par sondit Pourvoyeur, qui le fêtoya grandement avec ses premières viandes, qu'il avoit de réserve depuis le commencement du Siège, il mit en route tout le Camp à sa sortie, qu'il fit le lendemain, accompagné de son bon & *léal* Pourvoyeur, & de ses bonnes Compagnies, qui portoient toutes & avoient en leur puissance la propre Couleur naturelle de leur bon Conducteur. (1) De sorte qu'il n'y eut ni sera à l'avenir Pape, Empéreur, Roi, Sultan, ni autres Princes ou grands Seigneurs, qui ne se vinsent rendre à lui & aux siens, pour lui faire hommage: Tellement qu'ils lui en font encore, & lui en feront tant qu'ils demeureront en ce bas Monde, par l'Ordonnance du haut & souverain Dieu, qui distribuë ses grands & admirables Biens à ceux qui le craignent & honorent, gardans les Saints Commandemens, que son

(1) Par le Rafrâchissement du Pourvoyeur, il faut entendre les Imbibitions que fait l'Artiste, quand il a retiré du Matras la Pierre parfaite au *Rouge*; & les premières viandes, qu'il a de réserve, dont il régale le bon Gouverneur, c'est le Mercure Philosophique, que le même Artiste a conservé pour

faire ces Imbibitions. Après quoi, fermentant sa Pierre avec l'Or purifié, & la multipliant ensuite, il en fait une Poudre, qu'il projette sur les Métaux imparfaits, pour les convertir en Or, par l'attraction de leur Mercure aurifique, comme nous venons de l'expliquer dans la pénultième Note de cette Parabole.

cher Fils, & notre seul Rédempteur J E-
S U S-C H R I S T, nous a déclaré en son
saint Evangile. Auquel soit loüange &
gloire au Siécle des Siécles. Ainsi soit-il.

*La façon de s'aider de notre grand
Roi pour la Projection, pour faire
les Perles, & pour la Santé.*

A *Fin que notre Opuscule ne demeure
imparfait, il me reste déclarer, pour
mettre fin à la tierce & dernière Partie, la
façon comment il faut faire Projection de
notre grand Roi sur ses compagnies: En-
semble, comment l'on en peut user sur les
Pierres précieuses: Déclarant enfin, quel
profit en rapportent les Corps humains pour
la santé.*

*Pour faire la Projection sur les
Métaux.*

P OUR bien convertir tous les Métaux
imparfaits à la nature de notre grand
Roi, en faut prendre une-once d'icelui,
après qu'il est multiplié & rafraîchi, & la
jetter sur quatre onces de fin Or fondu,
& trouverez toute votre Matière frangi-
ble, laquelle pulvériserez & ferez décuire
par trois jours dans un Vaisseau propre &
bien

bien fermé, au dedans de la Montagne close, avec la chaleur du dernier assaut. Et d'icelle Poudre en jetterez une once sur vingt-cinq marcs d'Argent, ou de Cuivre: Ou bien sur dix-huit marcs de Plomb ou d'Estain: Ou bien sur quinze marcs d'Argent vif commun échauffé dans un Creuset, ou congelé avec le Plomb. Mais faut que prémièrement ils soient bien fondus & échauffez, & verrez bien-tôt après votre Matière couverte d'une écume bien épaisse. Puis, quand elle aura fait son Opération, il vous semblera que le Creuset ait éclaté. Lors ferez refondre votre Matière, & la trouverez en fin Or.

Mais si d'avanture n'aviez gardé le poids susdit, vous n'y trouverez vos Matières comme en rien changées de leur première Couleur. Parquoi les faudra passer par une grande Coupelle, sans y mettre du Plomb, & dans trois heures après la Coupelle aura consumé tout ce qui n'avoit été parfait, par faute de n'avoir mis assez de notre Divine Oeuvre; & le reste demeurera au dessus tout net, lequel passerez par le Ciment Royal, durant l'espace de six heures, & trouverez tout l'Or, qui aura été converti, par l'aide de notre grand Roi, aussi fin que l'Or Minéral. Et c'est ce moyen que Raimond Lulle a enseigné en son Co-

dicille, lequel apprend le second en son Testament, comme il s'ensuit.

*La façon d'user de notre Divine Oeuvre
pour les Perles & Rubis.*

POUR faire les Perles rondes & de telle grosseur qu'on voudra, faudroit nettoyer & rafraîchir notre grand Roi, incontinent après que ses bonnes Compagnies lui ont rapporté cette belle Enseigne blanche, sémée de ce grand Croissant, sans attendre la fin du Siège. Et quand aura été rafraîchi une fois seulement, en prendrez deux ou trois onces (car c'est le Mercure que Raimond Lulle appelle éxubéré) lequel mettez sur des cendres dedans un Alambic petit, propre & bien fermé, pour le distiller à bien petit & lent feu au commencement. Et quand ne distillera plus par ce feu, changerez le Récipient, lequel étant bien lutté, lui donnerez bon & fort feu, tant que ne distille plus. Puis prendrez cette seconde Liqueur, & la mettez dedans un nouveau Alambic pour la distiller bien proprement dedans un Bain Marie par trois fois, l'une après l'autre; remettant chaque fois ce qui aura distillé, sur les fèces, qui seront visqueuse, & le dissoudront chaque fois

avec ladite Eau en peu de temps. Mais à la tierce fois, ferez distiller du tout par cendres. Puis prendrez ce qui sera distillé, & mettrez en nouveau Alambic, pour distiller bien proprement par Bain, par quatre fois; mettant toûjours les féces à part, tant que votre Eau, qui sera distillée, soit très-claire & luisante en blancheur, comme de Perles Orientales, de laquelle userez comme s'ensuit.

Mettez des Perles, qui soient bien claires, mais tant menuës que voudrez, au fond d'une petite Cucurbite, & mettez de votre Eau au dessus l'épaisseur d'un dos de coîteau, & la couvrirez très-bien de sa Chappe, & dans trois heures après, les Perles se fondront en pâte blanche; mais au dessus viendra une Liqueur claire, laquelle vuiderez doucement par inclination, sans rien troubler, ni sans mettre de ladite pâte dans l'autre Alambic; lequel étant bien couvert & lutté, mettez dans le Bain (comme si la vouliez sublimer) par trois jours, puis l'ôtez. Ce fait, ayez un *Mosle* (Moule) d'argent tout creux & rond, *parti* par le milieu, & doré au dedans, de la rondeur & grosseur que voudrez vos Perles, y faisant un petit trou par le milieu de l'entre-deux, afin qu'un petit fil d'Or, comme un poil, y puisse

passer, & remplirez la moitié du *Mosle* de ladite pâte avec une Spatule d'Or, puis l'autre tout incontinent, & mettez ledit fil au milieu dans la moitié de son trou, & fermerez très-bien le *Mosle*, en passant & repassant le fil par son trou, afin que les Perles soient bien percées. Puis l'ouvrirez & mettez votre Perle sur une plaque d'Or, & la couvrirez d'un Couvercle d'Or, sans la toucher des mains, la faisant sécher à l'ombre, sans que le Soleil y touche. Et quand aurez fait ainsi toutes vos Perles, & qu'elles seront bien séches, les enfilerez dedans ledit fil d'Or, sans les toucher des mains, & mettez le, dit fil dans un tuyau de verre, fait comme un Roseau, qui ait un petit trou dans un bout, & l'autre tout ouvert; lequel pendrez dans un Matras, où sera la Liqueur sublimée, sans qu'il y touche. Puis luttez très-bien le tout, afin que rien n'exhale, & le mettez à l'air par huit jours, sans que le Soleil y touche; puis au Soleil par trois jours, remuant votre Matras de trois en trois heures également; & par la vapeur de ladite Liqueur les Perles seront parfaites.

De même façon pourrez faire Rubis de telle forme & grosseur que voudrez, y procédant par même moyen avec le Mer-

cure rouge, après l'avoir nettoyé, & rafraîchi une fois seulement.

*La Façon d'user de notre Divine
Oeuvre aux Corps Humains, pour
les guérir de maladies, & les con-
server en santé.*

POUR user de notre grand Roi pour recouvrer la santé, il en faut prendre un grain pesant après sa sortie, & le faire dissoudre dans un Vaisseau d'Argent avec de bon vin blanc; lequel se convertira en Couleur citrine. Puis faites boire au Malade, un peu après la minuit, & il sera guéri en un jour, si la maladie n'est que d'un mois; & si la maladie est d'un an, il sera guéri en douze jours; & s'il est malade de fort long-temps, il sera guéri dans un mois, en usant chaque nuit comme dessus. Et pour demeurer toujours en bonne santé, il en faudroit prendre au commencement de l'Automne, & sur le commencement du Printemps, en façon d'Electuaire confit: Et par ce moyen l'Homme vivroit toujours joyeux & en parfaite santé, jusqu'à la fin des jours que Dieu lui aura ordonné; comme ont écrit les Philosophes. Lesquelles admirables Opérations ils ont attribuées à notre Divine Oeuvre, pour

la grande & exubérante perfection que notre bon Dieu lui a donnée par notre Décoction; à ce que par ce moyen les Pauvres & vrais Membres de notre Seigneur J E S U S - C H R I S T, & vrai Rédempteur, en soient soulagez & nourris. Auquel soit loüange & gloire avec le Père & le Saint Esprit aux Siécles des Siécles. Ainsi soit-il.

FIN du deuxième Volume.

TABLE



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce deuxiême Volume.

L	<i>A Tourbe des Philosophes, ou l'Assemblée des Disciples de Pythagoras, appelée Code de Vérité.</i>	Page 1
	<i>La Distinction de l'Épître qu'Arisleus a composée pour sçavoir ce précieux Art.</i>	p. 47
	<i>Entretien du Roi Calid, & du Philosophe Morien sur le Magistère d'Hermès rapporté par Galip, Esclave de ce Roi.</i>	p. 56
	<i>Seconde & principale partie de l'Entretien du Roi Calid, & du Philosophe Morien, sur le Magistère d'Hermès</i>	p. 70
	<i>Troisième Partie de l'Entretien du Roi Calid, & du Philosophe Morien,</i>	p. 101
	<i>Table du Livre d'Artephius, ancien Philosophe, qui traite de l'Art Secret, ou de la Pierre Philosophale, pag. 112. & suivantes.</i>	
	<i>Le Livre de Synesius, sur l'Oeuvre des Philosophes.</i>	175
	<i>Première Opération. De la Sublimation,</i>	183

<i>Deuxième Opération. De la Déalbaton.</i>	Page 187
<i>Troisième Opération. De la Rubification.</i>	p. 191
<i>De la Projection.</i>	p. 192
<i>Epilogue suivant Hermès.</i>	p. 193
<i>Le Livre de Nicolas Flamel, contenant l'Explication des Figures Hyéroglyphi- ques qu'il a fait mettre au Cimetière des SS. Innocens à Paris.</i>	p. 195
<i>Des Interprétations Théologiques, qu'on peut donner à ces Hyéroglyphiques, selon mon sens Chap. 1.</i>	p. 213
<i>Les Interprétations Philosophiques selon le Magistère d'Hermès. Chapitre II.</i>	p. 218
<i>Première Figure. Une Ecrtoire dans une Niche faite en forme de Fourneau. Chap. III. Explication de cette Figure, avec la manière du Feu.</i>	p. 221
<i>Seconde Figure. Deux Dragons de cou- leur jaunâtre, bleuë & noire comme le Champ.</i>	
<i>Chap. IV. Explication de cette Figure.</i>	p. 225
<i>Troisième Figure. Un Homme & une Fem- me, vétus de Robbe Orangée, sur un Champ azuré & bleu, avec leurs Rou- leaux.</i>	
<i>Chapitre V. Explication de cette Figure.</i>	p. 234
<i>Quatrième Figure. Un Homme semblable</i>	

à S. Paul, vêtu d'une Robbe blanche Orangée, bordée d'Or, tenant une Epée nuë, ayant à ses pieds un Homme à genoux, vêtu d'une Robbe Orangée blanche & noire, tenant un Rouleau, où il y a, Dele Mala quae feci. C'est-à-dire, Oste le mal que j'ai fait.

Chap. VI. Explication de cette Figure.

p. 240

Cinquième Figure. Sur un champ verd, deux Hommes & une Femme, qui ressuscitent entièrement blancs, deux Anges au-dessus, & sur les Anges la Figure du Sauveur venant juger le Monde, vêtu d'une Robbe parfaitement Orangée blanche.

Chapitre VII. Explication de cette Figure.

p. 274

Sixième Figure. Sur un Champ violet & bleu. Deux Anges de couleur Orangée avec leurs Rouleaux.

Chapitre VIII. Explication de cette Figure.

p. 251

Septième Figure. Un Homme semblable à S. Pierre, vêtu d'une Robbe Orangée rouge, tenant une Clef en la droite; mettant la main gauche sur une Femme vêtue d'une Robe Orangée, qui est à ses pieds à genoux, tenant un Rouleau, où est écrit, Christe, precor, esto pius. Je vous prie, ô Christ, soyez-moi miséricordieux.

Chapitre IX. Explication de cette Figure.

p. 255

*Huitième Figure. Sur un Champ Violet
obscur, un Homme rouge de Pourpre, te-
nant le pied d'un Lyon rouge de Laque,
qui a des aîles, & semble ravir & empor-
ter l'Homme.*

Chapitre X. Explication de cette Figure.

p. 259

*Avertissement touchant les Figures de Fla-
mel.*

p. 261

*Petit Traité d'Alchymie, intitulé le Som-
maire Philosophique de Nicolas Flamel.*

p. 263

*Le Désir Désiré de Nicolas Flamel. Avant-
Propos.*

p. 285

Première Parole des Philosophes.

p. 289

Deuxième Parole des Philosophes.

p. 290

Troisième Parole des Philosophes.

p. 291

Quatrième Parole des Philosophes.

p. 292

Cinquième Parole des Philosophes.

p. 294

Sixième Parole des Philosophes.

p. 298

*Le Livre de la Philosophie Naturelle des
Métaux de Messire Bernard Comte de la
Marche Trévisanne*

p. 325

*Première partie. Des Inventeurs qui les pre-
miers trouverent cet Art précieux.*

p. 330

*Deuxième Partie, où je mettrai ma peine
& dépense depuis le commencement jus-
qu'à la fin, selon la vérité.*

p. 334

- Troisième Partie, où il est traité des Principes & Racines des Métaux, par raisons évidentes & Philosophales.* p. 367
- Quatrième Partie, où est mise la Pratique en Paroles paraboliques.* p. 386
- La Parole délaissée, Traité Philosophique de Bernard, Comte de la Marche Trévisanne.* p. 400
- Premier Degré.* p. 403
- Deuxième Degré.* p. 410
- Troisième Degré.* p. 431
- Le Songe Verd, véridique & véritable, parce qu'il contient vérité.* p. 437
- Opuscule de la Philosophie Naturelle des Métaux, composée par D. Zachaire Gentilhomme de Guyenne, Préface.* p. 447
- Première Partie. Comment l'Auteur est parvenu à la connoissance de cette Divine Oeuvre.* p. 455
- Seconde Partie. Contenant la vraie Méthode pour faire lecture des Livres des Philosophes Naturels.* p. 478
- Premier Membre, ou Division. Des premiers Inventeurs de la Science.* p.481
- Deuxième Membre. De la Certitude & Vérité de la Science.* p. 487
- Troisième Membre. Que la Science, est naturelle; pourquoi appellée Divine, & quelles Opérations sont nécessaires pour faire l'Oeuvre.* p. 498

<i>Quatrième Membre. Comment la Nature travaille dans les Mines pour faire les Métaux.</i>	p. 508
<i>Cinquième Membre. Divers noms de l'Oeuvre, de la Matière, & quelle elle est.</i>	p. 522
<i>Sixième Membre. Déclaration des principaux Termes de la Science.</i>	p. 525
<i>Troisième Partie en laquelle la Pratique est montrée sous Allégorie.</i>	p. 539
<i>La façon de s'aider de notre grand Roi pour la Projection, pour faire les Perles, & pour la santé.</i>	p. 552
<i>Pour faire la Projection sur les Métaux.</i>	p. 552
<i>La façon d'user de notre Divine Oeuvre pour les Perles & Rubis.</i>	p. 554
<i>La façon d'user de notre Divine Oeuvre aux Corps humains, pour les guérir de maladies, & les conserver en santé.</i>	p.557

Fin de la Table des Chapitres du deuxième
Volume.